

# TRIDUUM DES LYCEENS (GS)

## « Tout commence par une rencontre »

*Triduum pascal de Jeunesse Étudiante*

*Rimini, 2-4 avril 2015*

**INTRODUCTION, JOSE MEDINA**

*Jeudi 2 avril, le soir*

*Mare nostre*

*Ballata dell'uomo vecchio*

Seigneur, « Lorsque notre humanité tombe à cause de notre faiblesse mortelle, donne-nous de reprendre vie par la passion de ton Fils bien-aimé ».1 Regarde-nous avec bonté. C'est de Toi que tout vient. De Toi vient même notre reconnaissance de Toi. « Viens, Seigneur Jésus ! »2 prends pitié de nous. « Ton amour vaut mieux que la vie »,3 parce que sans Ta grâce, sans Ta miséricorde, la vie n'a pas de sens. Sans Ta miséricorde, la vie porte à l'effacement total de soi-même. Chantons ensemble *Discendi Santo Spirito*.

*Discendi Santo Spirito*

### UNE VIE AUTHENTIQUE MAINTENANT

Je voudrais commencer ces journées avec vous en lisant une lettre qui résume l'urgence exprimée dans un grand nombre de vos lettres et témoignages et qui est aussi la mienne. Ainsi, un ami écrit : « Comment fait-on pour atteindre la vie authentique ? Comment fait-on pour vivre vraiment ? Car j'ai parfois l'impression d'être une machine prise au piège dans la routine de tous les jours, totalement apathique. » Voilà l'urgence que je porte en moi ces jours-ci : le désir de vivre une vie authentique maintenant, aujourd'hui.

On ne peut pas parler de désir de bonheur si l'on ne part pas du « maintenant », de la comparaison avec le présent, avec le quotidien. Sans lien avec le présent, en effet, sans lien avec le quotidien – qui est constitué des problèmes de tous les jours, des amis, des problèmes que la vie fait surgir à l'école, à la maison, des maladies, des difficultés –, si l'on ne parle pas de ce « maintenant », on parle d'un bonheur intellectuel, et nos conversations pendant ces journées passées ensemble ne pourraient pas transformer la difficulté que nous éprouvons. Parler de désir de bonheur sans parler du présent, de toi, assis là-bas sur cette chaise, maintenant, c'est parler d'une idée, c'est – comme le dit le pape François – devenir des jeunes de

musée, qui savent tout, qui sont bien informés, qui connaissent tout mais qui ne ressentent pas la stimulation de la réalité, le heurt de la réalité, qui ne pleurent pas.

Le Christ m'intéresse parce qu'avec Lui je peux vivre authentiquement maintenant ; sinon, le christianisme n'est qu'un ajout, quelque chose de plus à faire, un culte, une morale, quelque chose que l'on sait déjà. Sans ce lien avec le quotidien, avec le présent, il est impossible de comprendre l'existence de Dieu. On ne peut pas la comprendre sans la chair de chaque jour, quelles que soient sa forme et sa déclinaison, car c'est précisément dans les difficultés du quotidien que l'on fait expérience du drame d'être homme.

#### **UNE BARQUE QUI ASPIRE A LA HAUTE MER ET QUI A PEUR**

À la page 5 du livret du Triduum vous trouvez un poème d'Edgar Lee Masters, « George Gray » [tiré de *Des voix sous les pierres. Les épitaphes de Spoon River*, trad. P. Reumaux, éd. Elisabeth Brunet, Phébus, Paris 2000, p. 149] qui synthétise le drame de l'humain tel que je l'ai ressenti au cours de ces derniers mois : « Plus d'une fois j'ai étudié / Ce marbre gravé pour moi – / Une barque, voile ferlée, à l'ancre dans un port [parce que la barque n'est pas faite pour le port, mais pour la mer. C'est comme si l'on avait une Ferrari et qu'on la laissait dans un parking. Une Ferrari n'est pas faite pour rester dans un parking]. / Cette image, en réalité, n'indique pas le terme, / Plutôt ma vie. [Pourquoi dit-il cela ? Parce qu'il découvre que, dans sa vie, il s'est retiré, il a démissionné de la vie ?] Car l'amour m'a tendu les bras, et j'ai craint d'être déçu ; / Le chagrin a frappé à ma porte, et j'ai eu peur. / Le chagrin a frappé à ma porte, et j'ai eu peur. [Une belle voiture, une belle barque, mais on ne les conduit pas, on reste là à les regarder, à les nettoyer, on s'assoit même à l'intérieur, mais sans les conduire] Pourtant je n'ai cessé de chercher un sens à ma vie [Pourtant, tu le sais bien] / Et maintenant je sais qu'il faut hisser la voile, / Prendre les vents du destin, / Où qu'ils portent la barque. / Trouver un sens à sa vie peut conduire à la folie [une vie privée de sens conduit à la folie !], / Mais une vie dépourvue de sens, c'est la torture / De l'inquiétude, du vague à l'âme [tu sais bien que nous ne sommes pas faits pour vivre piégés dans la routine] – une barque / Qui aspire à la haute mer et qui a peur. » Face à mon désir de vivre une vie authentique, j'ai peur.

« J'ai peur », écrit l'une de vous à une enseignante. « Savez-vous ce que cela veut dire de ne pas se sentir à la hauteur, déjà à mon âge ? De ne jamais se considérer suffisamment bien, comme si tout ce que l'on savait faire n'avait qu'un seul obstacle : nous-mêmes. J'ai peur de vivre maintenant ». Et cette amie poursuit : « Savez-vous quel est mon objectif ? Me retrouver moi-même ; retrouver cette jeune fille simple qui souriait à toute chose ; retrouver le courage, la force, l'envie d'être plus que ce que je suis ; ne plus entendre les mots que chuchote ma mère, ne plus la voir souffrir, ne plus me sentir seule. »

Nous sentons que, dans la vie, il y a une promesse, une grande promesse, et nous éprouvons également une grande nostalgie de celle-ci. Nous savons que nous ne sommes pas faits pour vivre pris au piège, mais en même temps, c'est comme si nous étions épuisés, fatigués, nous nous sentons inadaptés, incapables. Voilà le paradoxe d'être homme : nous sentons que nous sommes faits pour être vrais, vraiment nous-mêmes, et pourtant nous sommes incapables d'accomplir un geste vrai.

Chantons *Cerco un gesto naturale*. Écoutez ces paroles : « Je me considère de l'extérieur, comme si nous étions deux personnes / [...] je n'étais pas dans ce

mouvement-là »<sup>4</sup> Mon action n'est pas une expression de mon moi. Je suis pris au piège, confus, destiné à vivre une vie authentique maintenant, mais ne sachant comment faire.

*Cerco un gesto naturale*

**COMMENT ATTEINDRE LA VIE AUTHENTIQUE ?**

De plusieurs manières, avec des tentatives diverses, l'homme a cherché à faire expérience d'un geste naturel, authentique, d'un geste d'homme vrai, afin de pouvoir dire : « Moi, je suis là, maintenant. » Il a essayé d'accomplir un geste humain, naturel, de ses mains ou suivant les diktats de la mode, mais sans succès. Il a essayé de se débrouiller seul, mais il en faut peu pour comprendre que cela ne suffit pas, que je ne suis pas capable d'être moi-même, d'être moi. Par conséquent, l'homme en a déduit qu'il était impossible de vivre une vie authentique et s'est retiré. Il s'est retiré dans sa maison de campagne ou avec un petit groupe d'amis, isolé, protégé, convaincu que les circonstances produites par une société créée par l'homme et qui n'est plus humaine constituaient l'obstacle à dépasser ; en s'efforçant le plus possible de censurer, d'amortir le choc du réel.

Ce qui manque aujourd'hui, dit le pape François, ce sont les pleurs : « J'invite chacun de vous à se demander : ai-je appris à pleurer ? Ai-je appris à pleurer quand je vois un enfant qui a faim, un enfant drogué dans la rue, un enfant sans maison [quand j'entends qu'un avion est tombé dans les Alpes, quand j'entends que des personnes meurent en Syrie, est-ce que je pleure ? Est-ce que je sens le choc du réel ?] [...] Ou bien mes pleurs sont-ils les pleurs capricieux de celui qui pleure parce qu'il voudrait avoir quelque chose de plus ? »<sup>5</sup> capricieux parce qu'il voudrait éliminer ce qu'il considère comme un obstacle dans sa vie. « C'est la première chose que je voudrais vous dire : apprenons à pleurer [...]. Pourquoi les enfants souffrent ? Pourquoi arrive-t-il ceci ou cela de tragique dans la vie ? [...] Si vous n'apprenez pas à pleurer vous n'êtes pas de bons chrétiens [des hommes]. [...] Soyez courageux, n'ayez pas peur de pleurer ! »<sup>6</sup>

Il faut se laisser toucher, sentir le choc de la réalité, éprouver le drame d'être homme, parce que ce n'est qu'à ce moment-là que naissent la demande, les pleurs ; ce n'est qu'à ce moment-là que je désire. Et cette tristesse, cette nostalgie de quelque chose de grand pour moi, c'est-à-dire ce désir d'être vraiment moi, demande à l'homme raisonnable de faire un pas, d'engager sa liberté : il faut crier ! Car l'homme conscient de son incapacité peut vivre son impact avec les circonstances, quelles qu'elles soient, de manière dramatique (je crie, je crie vers un autre) ou tragique (je désespère, je démissionne et je dis : « Ce n'est pas possible ! »)

L'homme raisonnable, ouvert à la possibilité que la vie puisse vraiment trouver son accomplissement, demande. Si quelqu'un s'arrête avant la demande, c'est parce qu'il a trop d'orgueil pour plier (il pense être capable d'accomplir sa vie à l'encontre de toute évidence) ou qu'il est désespéré. Face à l'expérience de chaque jour, il nous faut faire ce pas : crier ! Comme Bartimée, l'aveugle, qui au milieu de la foule criait à Jésus : « Fais que je retrouve la vue ! ». Alors que tout le monde le rabrouait. Tout le monde veut que nous nous oublions nous-mêmes, que nous oublions notre désir, nos pleurs (nous voulons nous consoler, nous n'avons pas le courage d'y faire face) ; tous crient pour nous faire oublier. Comme dans le cas de Bartimée, à qui tout le monde disait : « Arrête, tais-toi, tais-toi ! Tu déranges ! ». Mais il n'a pas jeté l'éponge : « Fais que je retrouve la vue ! »<sup>7</sup> Je ne veux pas être consolé, je veux être moi, je veux le bonheur maintenant, je veux vivre en homme. C'est pourquoi, pour

utiliser un terme encore plus beau, je dois mendier, parce que je ne peux pas me donner tout seul ce que je veux être.

Voilà, chers amis, ce que je vous souhaite pour ces jours-ci : que vous soyez des hommes, que vous embrassiez le heurt, la stimulation de la réalité. La demande dramatique de la vie n'est pas une question intellectuelle, abstraite. Pleurez ! Criez ! Demandez ! Chaque jour, chaque seconde ! Mendiez ! L'attitude du mendiant : voilà la structure de l'homme, ce qui décrit le mieux ce qu'est l'homme. Je vous promets qu'en mendiant et en vivant en hommes mendiants, une lumière éclairera vos yeux et vous aurez une affection pour la vie qui vous sera donnée d'une manière que vous ne pouvez pas imaginer.

Chantons *Blind Barnabas*.

### *Blind Barnabas*

#### **TOUT COMMENCE PAR UNE RENCONTRE : LA GRACE**

Nous avons rapidement souligné que le premier pas pour commencer à répondre à la question « Comment atteindre la vie authentique ? » consiste à se rendre compte de ce que je suis, que la première difficulté réside dans le fait que j'ai peur de vivre la vie – c'est pourquoi je ne pleure pas – et que la structure constitutive de l'homme est celle du mendiant, parce que pour être moi-même j'ai besoin d'un autre. C'est pour cela que crier est la chose la plus humaine.

Pavese disait : « Il faut une intervention de l'extérieur pour changer la direction ».8 Il faut quelque chose d'autre pour pousser l'homme à décider de demander. Nous avons besoin de cela aussi ! Nous avons besoin de quelqu'un, y compris pour demander. Qu'est-ce qui peut pousser l'homme à cette décision, à être homme ?

L'une de vous écrit : « Il y a un mois, j'ai été hospitalisée pour une opération. À l'hôpital, j'ai rencontré un enfant très malade. Il avait onze ans, était très maigre, ne parlait pas et ne bougeait pas. Au début, je ne voulais même pas entrer dans sa chambre [Nous nous retirons, parce que vivre en hommes nous fait peur, nous ne savons pas ce qui peut nous arriver si nous entrons dans cette chambre d'hôpital]. En quittant l'hôpital, j'ai été foudroyée et émue par son sourire. J'ai été émerveillée par la manière dont il souriait malgré le fait qu'il n'aille pas bien, et j'ai également été frappée par la sérénité de sa mère [« Malgré le fait qu'il n'aille pas bien », parce que nous percevons les circonstances comme une objection à nous-mêmes]. C'est là que j'ai compris que la rencontre avec eux a été l'occasion pour moi de redécouvrir qu'un sourire pouvait me frapper. Je me suis rendu compte que quand je sortais de sa chambre tout était intéressant [je me suis rendu compte d'un changement en moi] ; ce sourire était le signe qu'il devait avoir en lui une espérance et une conscience que cela valait la peine d'être heureux. » Nous voulons voir un homme qui vit en homme la même vie que moi. Voilà ce qui me change : quelqu'un qui souffre comme je souffre, mais qui a en lui une espérance que je n'ai pas.

Robert Stevenson (l'auteur de *L'île au trésor*) écrit : ce qu'il nous faut, « ce que nous voulons voir, c'est quelqu'un qui prend le monde de front, quelqu'un qui fait le travail d'un homme [de n'importe quel homme] en gardant encore le premier et pur plaisir de l'existence ».9 Nous avons besoin de voir un homme qui vit la vie, qui fait le même travail que moi, sans s'effacer, sans se perdre, qui vit chaque circonstance sans démissionner de la vie, en gardant « le premier et pur plaisir de l'existence », c'est-à-dire le regard d'un enfant. Nous voulons trouver un homme qui savoure vraiment la nourriture, l'amour, le travail, qui est fasciné par la multitude des étoiles, qui cherche la beauté d'un coucher de soleil, en bref, un homme heureux. Un

homme qui peut toujours être homme. Quelqu'un qui n'oublie ni ne censure rien, qui pleure comme je pleure, qui souffre comme je souffre, mais qui n'est pas écrasé par la finitude, par la petitesse de son être. Un homme qui vit à la hauteur de la promesse qu'il a perçue, conscient de sa propre petitesse.

Ce qui pousse l'homme à décider, ce qui rend le cœur de l'homme décidé à reconnaître, c'est la rencontre avec un homme qui vit en homme. Une rencontre qui me change, qui me recompose. Ce qu'il faut, c'est un homme, la rencontre avec un homme. Betocchi écrit : « Ce qu'il faut c'est un homme, / la sagesse n'est pas nécessaire, / ce qu'il faut c'est un homme / en esprit et vérité ; / pas un pays, pas des choses, / ce qu'il faut c'est un homme, / au pas sûr et à la main / qu'il tend si ferme si bien que tous / puissent la saisir, et avancer / libres, et se sauver. »<sup>10</sup>

Mais s'il n'est pas possible que l'homme l'obtienne par ses propres forces, alors l'on comprend immédiatement que ce que je désire, c'est un « divin caché ». <sup>11</sup> Car il est impossible à l'homme d'être vraiment homme. Il faudrait la rencontre avec un homme qui apparaisse à la fois normal et tout à fait Autre, absolument proche et infiniment inaccessible. Un homme qui communiquerait – à travers lequel se communique – la grande Présence. La grande Présence qui se dévoile, qui nous touche. Tout commence par une rencontre qui est une grâce.

Tout commence par une rencontre. Tout est grâce. Nous avons prié au début : « Ton amour vaut mieux que la vie », <sup>12</sup> parce que sans Ta grâce il n'y a pas de vie ; sans Ta grâce la vie n'a pas de sens, n'a pas d'orientation ; sans Ta grâce je ne bouge pas ; sans Ta grâce, sans la rencontre avec ce « divin caché », la vie est tragique, se termine mal, et c'est pourquoi nous ne la vivons pas, nous ne quittons pas le port.

C'est le mystère de la miséricorde : à ma demande, à notre besoin, à nous qui mendions, Dieu ne répond pas par des visions, des lois ou des conseils, mais avec un homme. Tout commence dans la rencontre avec cet homme. C'est ce que nous a dit le Pape à Rome : « Dans notre vie, tout – aujourd'hui comme à l'époque de Jésus – commence par une rencontre. Une rencontre avec cet Homme [...], un homme comme les autres et en même temps différent. [...] André, Jean, Simon : ils se sentirent regardés jusqu'au plus profond d'eux-mêmes, connus intimement [connus intimement parce qu'Il était ce qu'ils désiraient être], et cela suscita en eux une surprise, un émerveillement qui, immédiatement, les fit se sentir liés à Lui... Ou lorsque, après la Résurrection, Jésus demande à Pierre : “M'aimes-tu ?” (Jn 21,15) et que Pierre répond : “Oui” ; ce oui n'était pas le résultat d'une force de volonté, il ne venait pas que de la décision de l'homme Simon : cela venait avant tout de la Grâce, c'était ce “*primerear*”, cette Grâce qui nous précède. Voici la découverte décisive pour saint Paul, pour saint Augustin et pour de nombreux autres saints : Jésus Christ est toujours le premier, il nous *primerea*, il nous attend, Jésus Christ nous précède toujours ; au moment où nous arrivons, Lui nous attendait déjà. Il est comme la fleur de l'amandier : c'est celui qui fleurit en premier et qui annonce le printemps. »<sup>13</sup>

La rencontre avec cet homme change la vie. Avec Lui, la vie est vie, je peux être moi-même. Il introduit dans la vie le goût de vivre.

C'est ce qui est arrivé à André – vous vous rappelez ce moment de la vidéo de don Giussani ? –, qui « rentre chez lui et enlève son manteau, et sa femme lui dit : “Mais, André, qu'as-tu ? Tu es différent. Que t'est-il arrivé ?” [...] “Mais qu'as-tu ?” Il serre sa femme dans ses bras et elle ne s'est jamais sentie embrassée de la sorte de toute sa vie : c'était un autre homme [c'était un homme. C'était un moi] [...]. Si on lui

avait demandé : “Qui es-tu ?”, il aurait répondu : “Je comprends que je suis devenu un autre... Avoir entendu cet individu, cet homme, m’a fait devenir un autre.” »<sup>14</sup>

Ainsi a eu lieu l’évènement sans aucun doute le plus important de l’histoire. La rencontre avec un homme qui rend la vie “vie”. À partir de ce moment, ces hommes ont eu comme espérance chargée de promesse, comme but, comme objectif, de L’entendre parler, parce que « jamais un homme n’a parlé comme Il parle ».<sup>15</sup> Ses paroles, Son regard changent ma vie. En restant avec Lui, en vivant avec Lui, je respire autrement. Son regard me recompose, il recompose ma vision de moi-même, me réconcilie avec moi-même et avec les choses. Il m’embrasse totalement, même ce que je hais, même ce qui est une objection, y compris la mort.

Que serait la vie sans cet Homme ? « Elle serait vraiment insupportable. »

Rester avec cet homme, rester avec Lui est la question de la vie. Il n’y a pas d’évènement plus important dans toute l’histoire du monde. Vérifier s’Il est vrai ou pas, maintenant, voilà la réponse à la recherche d’une vie authentique, à la question fondamentale de chaque homme, de votre vie et de la mienne : le Christ, oui ou non. Chantons *Hoy arriesgaré*.

*Hoy arriesgaré*

#### « DEMEUREZ EN MOI »<sup>16</sup>

Que Jésus ait existé ne suffit pas. Il ne suffit pas qu’il ait marché sur cette terre, qu’il ait regardé, embrassé, accompagné ces hommes-là. J’ai besoin d’être accompagné maintenant. Le rapport avec un défunt est un rapport esthétique, émotif, incapable de faire bouger ma vie. Une amie écrit : « Je suis vraiment en train de me rendre compte que sans Lui je ne vis pas, que j’ai besoin de Le rencontrer tous les jours parce que j’ai besoin de cette plénitude de vie, et ce moment de difficulté est vraiment précieux parce que je me focalise sur mon besoin, je clarifie quel est mon besoin. L’origine de ma difficulté est le fait que mes journées ne sont plus déterminées par ce regard-là, et le fait de ne plus Le rencontrer embrouille ma vie. » Cet homme doit être présent aujourd’hui, sinon ma vie ne change pas, ne bouge pas. Il ne me suffit pas de l’avoir rencontré. Ma vie se déroule aujourd’hui. J’ai besoin de Lui maintenant.

Les disciples ont fait cette même expérience, et l’idée de ne plus être avec Lui les terrifiait, remplissait leur cœur de tristesse : « C’est pour peu de temps encore que je suis avec vous. Vous me chercherez, et, comme je l’ai dit aux Juifs : “Là où je vais, vous ne pouvez pas aller”, je vous le dis maintenant à vous aussi. [...] Simon-Pierre lui dit : “ Seigneur, où vas-tu ?” Jésus lui répondit : “Là où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant ; tu me suivras plus tard.” Pierre lui dit : “Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre à présent ? Je donnerai ma vie pour toi !” »<sup>17</sup> Cet homme, Jésus, a promis de rester avec nous jusqu’à la fin du monde : « Je suis avec vous tous les jours jusqu’à la fin du monde. »<sup>18</sup> Comment ? Il reste avec nous d’une manière inimaginable pour l’homme : « Moi, je suis le pain de la vie. Au désert, vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts ; mais le pain qui descend du ciel est tel que celui qui en mange ne mourra pas. Moi, je suis le pain vivant [...] : si quelqu’un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c’est ma chair, donnée pour la vie du monde. »<sup>19</sup>

Dans l’Eucharistie, Dieu se rend présent dans un signe visible et tangible, dont on peut donc faire l’expérience, dans lequel Jésus manifeste la manière dont Dieu accompagne l’homme. Dieu a répondu à l’homme en demeurant près de lui d’une manière absolument “normale” (nourriture que l’on mange, les sacrements qui

accompagnent les moments saillants de la vie, la compagnie), mais en même temps tout à fait Autre. L'Eucharistie, en effet, est une manière d'«être.» Elle est Mystère, Autre, au-delà de mon imagination et de ma pensée. Il faut le contempler (on ne peut pas le réduire à une mesure humaine. Il est Autre et, en même temps, profondément humain).

« Père, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. »<sup>20</sup> Demandez la simplicité des enfants, parce que la capacité à adhérer au Christ est, *elle aussi*, un don de Grâce. L'esprit et le cœur de l'homme ne sont jamais à la hauteur des pas que Dieu fait vers lui. Demandez un cœur pur qui cherche à entrer en communion avec Lui (non pas de L'«expliquer» par des catégories humaines), qui tend vers l'amour qui lui a été donné. Sinon, ce que le Père a révélé serait comme de la lumière pour un aveugle ou des mots pour un sourd.

**LEÇON, JOSÉ MEDINA**  
*Vendredi 3 avril, le matin*

*Minha Festa*  
*Red River Shore*

## **L'AMOUR À LA VIE**

Comment peut-on arriver à vivre une vie authentique, à vivre maintenant un instant vrai, comme le disait la chanson que nous avons écoutée hier soir, un instant où j'ai été regardé, où je me suis senti moi ? Pour nous, le doute que cela soit possible nous amène à amortir la réalité, à amortir l'impact de la réalité, à oublier. Nous faisons disparaître ce désir d'être authentiques, de vivre ce moment toujours, aujourd'hui, maintenant. Nous perdons le sens de l'urgence dramatique de la vie.

Pasolini disait : « J'aime féroce, désespérément la vie. [...] J'aime le soleil, l'herbe, la jeunesse. L'amour pour la vie est devenu pour moi un vice plus nuisible que la cocaïne. » L'urgence, le désir d'être, le désir de vivre qui se dévoile chaque fois, chaque seconde comme promesse n'est pas une pensée, n'est pas quelque chose à laquelle je dois penser. Il suffit d'être vivant pour ressentir l'urgence dramatique, le désir d'être vraiment moi. « Comment tout cela se va-t-il terminer ? », se demande Pasolini. Et il répond : « Je l'ignore »<sup>21</sup>

## **LA RÉALITÉ PROMETTEUSE ET LE SENS D'IMPUISSANCE**

Au premier impact, la réalité se présente en tant que promesse, en tant que source d'affection. Le premier jour d'école, la première fois que tu t'es senti regardé par cette fille-là, la nouveauté, le nouveau dans la vie se présente comme une promesse qui réveille un intérêt. Au premier impact, l'homme a une intuition de positivité, de bonté que la réalité dévoile, et c'est pourquoi il s'attache. L'homme s'attache à la réalité non pas par calcul – il ne sait pas ce qui se passera –, mais parce que la réalité « promet » quelque chose.

En même temps, l'homme ne sait pas ce qu'est cette promesse ou comment elle sera tenue. L'homme reconnaît la promesse, il y a en lui quelque chose à même de

reconnaître une correspondance, mais il ne sait ni ce qui “manque” ni comment cette promesse sera tenue.

### **LA DEMANDE**

Le fait que nous ne sachions pas ou que nous ne puissions pas imaginer comment cette promesse va se réaliser signifie que nous n'avons pas la capacité de la réaliser nous-mêmes, que nous avons besoin d'un Autre que nous attendons, que nous mendions, comme le mendiant qui ne sait pas comment demander, qui n'a même pas le droit de demander, qui n'a rien à donner en échange. Mendier est constitutif de l'homme, ce n'est pas un défaut. Ce n'est pas que je suis né tordu ou fautif, parce que de même que je comprends qui je suis, que je prends conscience de qui je suis dans le choc, dans la rencontre avec la réalité, de même je comprends que je suis “besoin d'autre chose”. Mendier n'est pas un défaut, c'est être vraiment soi-même.

C'est pourquoi la prière, demander, crier, hurler, est l'acte fondamental de l'homme, le plus concret qui existe. Prier est l'acte d'un homme raisonnable, raisonnable parce qu'ouvert à la possibilité d'un accomplissement. Je suis ouvert dans le sens où, puisque je saisis le drame de la demande, puisque je perçois l'impact de la réalité qui révèle en moi ce désir, demander affirme le fait que je ne me fais pas par moi-même. Demander, mendier est le choix le plus raisonnable qui existe, c'est presque naturel, comme la demande d'un enfant.

### **LA TENTATIVE DE L'HOMME**

Mais l'homme, face à la pensée de comment s'accomplira sa vie, perd patience et pense : « C'est moi qui fais ! » Cependant, en agissant ainsi, l'accomplissement de cette promesse dont il a l'intuition dans la rencontre avec le réel est réduit à sa mesure, à une œuvre de ses mains, et c'est pourquoi c'est une tentative viciée dès le départ.

L'un de vous écrit : « Depuis que je me suis aperçu que je suis amoureux, je me suis également rendu compte que j'ai un grand désir d'aimer [le premier moment où l'on tombe amoureux est le moment le plus vrai, parce que l'on perçoit immédiatement une promesse immense, on est devant cette fille, émerveillé qu'il existe une personne qui nous regarde], mais c'est comme si je n'arrivais jamais à rester face à elle. Souvent, j'ai l'impression de la “maltraiter”, je voudrais lui faire une caresse, mais j'ai l'impression de la griffer ; je voudrais la respecter, mais souvent, je l'utilise. Et ma question tire toute sa force de cette incapacité que je vis en ce moment : qu'est-ce qui manque ? » Comment puis-je aimer vraiment, authentiquement ?

Un autre d'entre vous dit : « Plus jeune, j'ai attrapé une maladie qui revient maintenant sans préavis. Comment puis-je vivre une chose pareille, comment puis-je ne pas la subir ? »

Toi et moi, nous ne pouvons pas imaginer comment la promesse sera tenue, nous ne savons pas comment la tenir. Et quand nous ressentons cette impuissance qui est constitutive de l'homme, cette nécessité de mendier qui est constitutive de l'homme, nous accusons la réalité, nous accusons les circonstances de mensonge. Je veux vivre, vivre vraiment et toi (la maladie, mon incapacité), tu ne m'aides pas, tu ne me laisses pas tranquille. Voilà pourquoi nous percevons la réalité, les circonstances et les événements comme des objections. Nous accusons la réalité de trahison, nous disons que c'est un jeu cruel, tragique, qui promet mais ne tient pas ses promesses, qui déçoit.



## LE DOUTE

En donnant du crédit à cette pensée, l'ouverture vers la vie, vers la rencontre avec la réalité qui a fait surgir en moi une curiosité et le pressentiment d'une promesse se transforme en doute. Le doute est très insidieux, parce que cela ne signifie pas que l'on affirme autre chose, cela ne signifie pas qu'on a vu quelque chose dans la réalité sur lequel on s'appuie pour dire : « La promesse ne sera pas tenue ». Ce n'est pas qu'on a vu quelque chose d'autre, mais c'est comme si, pour un moment, on détournait le regard et que l'on perdait l'énergie de vivre. À la place de la curiosité, on introduit une perplexité, si bien qu'au lieu d'être face à notre petite copine (de même que face aux livres ou aux amis), conscient de la promesse qui a surgi la première fois que nous l'avons rencontrée, c'est un « peut-être », un « mais », un « ce n'est peut-être pas vrai » qui s'y substitue.

Le doute érode l'énergie de l'homme. C'est comme lorsqu'on a du mal à résoudre un problème en mathématiques : ce n'est pas parce que je ne sais pas le résoudre qu'il n'a pas une solution ; le fait que je n'arrive pas à le comprendre ne signifie pas qu'il est contre moi, cela signifie peut-être que j'ai besoin de l'aide de quelqu'un. C'est ce que nous faisons avec la vie : face au problème, nous disons : « Ça ne vaut pas la peine », ou bien : « Je ne suis pas doué pour ça », « Je n'y arriverai jamais », « Ce problème est contre moi », si bien que nous restons paralysés, nous ne sommes pas capables d'y faire face, nous nous sentons trahis.

Mais le doute ne se fonde pas sur la réalité. C'est cette pensée qui s'introduit insidieusement dans la vie lorsque l'on n'accepte pas le simple fait de ne pas pouvoir s'accomplir soi-même, le simple fait d'être « besoin ». C'est bien plus qu'avoir besoin d'un autre : je *suis* besoin d'un *Autre*.

Lorsque le doute entre dans notre vie, on prend peur. Une amie écrit : « J'ai peur d'aller vraiment jusqu'au bout, parce que je trouverais quelque chose auquel je ne m'attends pas [Ceci devient notre mentalité dominante : comme je ne m'y attends pas, comme cela ne correspond pas à ma mesure, alors j'en ai peur. En fait, mes amis, la seule chose intéressante dans la vie n'est pas de se retrouver moi-même dans les choses, c'est d'y trouver quelque chose de nouveau], quelque chose qui n'est pas à ma façon, j'en suis sûre, parce que ce n'est pas moi qui décide comment les choses doivent se passer ! Le fait que ce n'est pas moi qui décide comment se passent les choses me fait peur, me fait toujours faire un pas en arrière, ne me laisse pas vivre. Et quand je cherche à contrôler tout ce qui m'entoure, mon monde s'écroule ! Je reste là, sans plus rien, en m'étant même perdue moi-même ! » Comme je ne sais pas ce qui se passera, je ne bouge pas, « comme je ne sais pas comment cela va se passer, ce n'est pas possible ».

Quand on accorde du crédit au doute – il n'est pas raisonnable, parce qu'il ne se fonde sur rien –, alors on cède à la peur, on reste bloqué. De la vie, du désir et de l'urgence de vivre une vie authentique ne reste alors que la tentative d'atteindre une vie tranquille, paisible, sans agitation, sans problèmes, sans larmes, comme des morts-vivants, sans être touché par personne. Mais ce n'est pas cela la paix ! La tranquillité n'est pas la paix, c'est la vieillesse, c'est une vieillesse qui ne désire plus parce qu'elle n'est plus curieuse. Nous sommes faits pour de grandes choses, nous sommes faits pour une vie authentique, pour dévorer la vie, pas pour la subir. Chantons ensemble *Amare ancora*.

*Amare ancora*

### **UNE ATTITUDE NON PROBLÉMATIQUE**

L'homme n'est pas capable de garder sa position initiale, son regard d'enfant. Il prend peur, détourne son regard et, en agissant ainsi, ne trouve plus de sens à la douleur, veut oublier, effacer la demande, le problème que la réalité provoque. Oublier paraît plus facile, plus confortable, moins fatigant : mettre en veilleuse l'attente d'un accomplissement possible et adopter une attitude de réactivité plus banale (la fausseté) paraît plus simple. L'homme moderne s'efforce de réduire l'impact, le heurt de la réalité, cherche à la rendre non problématique : « Notre attitude d'hommes modernes face au fait religieux manque de problématique. Elle n'est pas capable, normalement, de poser vraiment les problèmes. »<sup>22</sup> Cette attitude incapable de « poser vraiment les problèmes », dont nous avons parlé dans l'école de communauté, est la mentalité dominante dans notre vie.

Une attitude non problématique signifie que nous ne nous laissons pas provoquer par la vie, que nous ne pleurons plus, que nous ne ressentons pas le choc de la réalité. « La vie, dit encore don Giussani, est une trame d'évènements et de rencontres qui provoquent la conscience en y produisant des problèmes d'importance diverse. Le problème n'est rien d'autre que l'expression dynamique d'une réaction face aux rencontres provocantes. »<sup>23</sup> Mais l'homme cherche à éviter le choc du réel, l'impact, la réaction que la vie, en tant que trame d'évènements et de rencontres, provoque en lui. L'homme choisit de devenir anesthésié (fermé), négligeant le « moi » qui est désir de bonheur, de justice, de vérité, et en même temps conscience qu'il est « poussière », qu'il est impuissant. L'homme moderne fait tout son possible pour ne plus pleurer ! Le problème – quand nous nous rendons compte du choc de la vie et de sa demande dramatique – n'est pas quelque chose à éviter, à résoudre, mais quelque chose à regarder.

### **AMORTIR LE CHOC DE LA RÉALITÉ PAR LE BRUIT ET LES EXPLICATIONS**

Nous, hommes modernes, n'aimons pas cela ; cela nous dérange, et c'est pourquoi nous cherchons à amortir le choc du problème par le bruit, la distraction. Nous mettons des écouteurs, comme l'écrit l'une de vous : « Je recherche l'agitation qui m'empêche de penser : à travers le divertissement et la distraction, je me fuis moi-même, je fuis mon malheur et mes mille questions quant à la vie et à la mort. Je remplis mes journées, je mets des écouteurs comme si j'avais peur du silence. »

Mais lorsque la distraction n'arrive pas à amortir le choc de la réalité, la provocation que suscite la réalité, nous cherchons alors à « fermer » le problème par des explications : l'avion tombe et le problème c'est le pilote, si bien qu'il suffit de résoudre le problème du pilote pour que cette tragédie ne se produise plus ; je suis malade, donc il faut une explication biologique. Nous pouvons également nous comporter ainsi en matière religieuse : j'ai du mal, donc il doit y avoir quelque chose que Dieu veut, de manière à expliquer, à trouver un réconfort pour ne plus pleurer ni ne plus éprouver le drame de mon propre moi. Nous devenons des « jeunes de musée »<sup>24</sup> comme le disait le Pape, très bien informés, mais de cette manière la vie n'est pas féconde, ne change pas. La promesse est oubliée et nous sommes pareils à des morts-vivants.

### **RÉDUIRE LE DÉSIR À DES OBJECTIFS ACCESSIBLES**

Confrontés au choc du réel, certains cherchent à l'amortir en visant des objectifs qu'ils peuvent atteindre par leurs propres forces. Face à mon désir, à la promesse qui est suscitée par l'impact avec le réel, je pense m'en sortir en ayant une bonne note

ou en allant à l'université. Mais cela ne suffit pas, parce que je veux vivre maintenant, je ne veux pas une vie « réussie », une somme de beaux moments, je veux me sentir moi-même maintenant.

La conséquence d'une vie vécue de cette manière est terrifiante : un homme incapable de s'attacher à la réalité, qui trouve toutes les excuses possibles pour se justifier, comme dans le problème de maths : « En fait, ce n'est pas si important », ou bien : « Ce n'est pas pour moi », comme si la vie n'était pas pour moi.

La conséquence d'une vie vécue à la mesure de mes capacités, voire à la mesure de mon imagination, est un homme incapable d'aimer, paralysé, embourbé, comme cela arrive à Novecento dans la nouvelle d'Alessandro Baricco. Pour Novecento, le protagoniste du roman, le navire sur lequel il est né est « tout » jusqu'au jour où un passager lui raconte son expérience, lui raconte quand il a vu la mer pour la première fois (cette mer que Novecento connaissait si bien) : « C'est comme un hurlement géant mais qui ne s'arrêterait jamais de crier, et ce qu'il crie c'est : "Bande de cocus, la vie c'est quelque chose d'immense, vous allez comprendre ça oui ou non ? Immense !" »25

Novecento est fasciné par ce récit et par l'idée d'une vie immense (la réalité a montré son attrait, sa promesse, à tel point que Novecento s'y attache et veut aller vers elle). Il veut descendre à terre, fasciné par une promesse. Pourtant, plus tard, quand il se trouve sur la troisième marche de l'échelle qui le conduit vers la terre ferme tant désirée, il revient en arrière, effrayé.

Novecento ne descendra jamais de ce bateau. Même pas des années plus tard, quand on décide de le couler. Et il explique les raisons de sa position à un ami : « Moi, j'y suis né, sur ce bateau. Et le monde y passait, mais par deux mille personnes à la fois. Et des désirs, il y en avait aussi, mais pas plus que ce qui pouvait tenir entre la proue et la poupe. Tu jouais ton bonheur, sur un clavier qui n'était pas infini. [...] La terre, c'est un bateau trop grand pour moi. C'est un trop long voyage. Une femme trop belle. Un parfum trop fort. Une musique que je ne sais pas jouer. Pardonnez-moi. Mais je ne descendrai pas. »26

En perdant le rapport avec la réalité, nous devenons incapables de nous engager, sans force pour aimer la vie, sans capacité d'aimer. Nous regardons la vie avec méfiance, de manière dubitative. Chantons ensemble *Canzone di Maria Chiara*.

*Canzone di Maria Chiara*

## **TOUT COMMENCE PAR UNE RENCONTRE**

Il faudrait redevenir des enfants, c'est-à-dire recommencer à regarder la vie en tant que promesse. Cela signifie que, comme le dit cette chanson, « pour ceux qui ont été persécutés, / pour ceux qui ont pleuré dans la nuit, / pour tous ceux qui ont aimé [...] / ma maison sera ouverte. »27 Revenir des enfants signifie redécouvrir comme point de départ la promesse qui se dévoile quand je rencontre la vie, c'est-à-dire quand je tombe sur un problème. Mais redevenir enfant n'est pas possible à l'homme. L'homme n'est même pas capable de cela, d'être lui-même, avec ce premier goût de l'existence... même cela n'est pas possible à l'homme. Voilà pourquoi l'homme est mendiant. Mais nous percevons le besoin comme une faiblesse, comme un manque à dépasser, parce que nous pensons à la vie dans une logique de pouvoir, si bien que notre seul objectif est de dépasser la faiblesse, au lieu d'être conscients du fait que nous sommes ce manque, que l'impuissance est constitutive de l'homme. Cela est si vrai que lorsque je ne suis plus conscient de ma faiblesse, je ne suis plus un homme, je ne suis plus moi. L'homme a du mal à être lui-même, à mendier, à demander, à

être enfant, et s'attache à son pouvoir, à son action, à sa mesure. Il n'arrive pas à aller au-delà d'une logique de pouvoir, comme si le problème de la vie était de « réussir » et non pas d'« être ».

### UNE GRÂCE

Ce qui pousse l'homme à se dégager de cette dynamique et à décider d'être lui-même, c'est la rencontre, une grâce. Cela se voit dans l'expérience décrite dans un grand nombre de vos contributions.

L'une de vous écrit : « Je voudrais raconter comment ma vie est en train de changer ; j'ai enfin commencé à vivre ! [C'est le signe du changement : « J'ai enfin commencé à vivre ! »] J'en avais assez de devoir m'abandonner à la dégradation, assez de vivre dans le malaise à force de mauvais choix et de mauvaises choses, j'en avais assez de me sous-évaluer, assez de croire que pour moi il n'y avait rien de beau et de vrai [parce que la réalité, la vie, vécue selon ma mesure ou dans l'oubli, fatigue]. Mais j'ai trouvé la vraie liberté quand elle a commencé à faire partie de ma vie [une rencontre entre dans ma vie et, à partir de cet instant, je suis libre, « j'ai enfin commencé à vivre ! »] ; personne n'avait jamais accueilli mon désir comme elle l'a fait, d'un regard ; personne ne s'était jamais hasardé à plonger dans cet abîme qui empêchait mon cœur de regarder et d'accepter mon besoin ! » Je le relis : « Personne ne s'était hasardé à plonger dans cet abîme qui empêchait mon cœur de regarder et d'accepter mon besoin ! » Vivre enfin, être libre, regarder enfin son besoin.

Ce qui pousse l'homme à être homme (ce qui pousse l'homme à la décision, ce qui rend le cœur décidé à reconnaître), c'est la rencontre avec une présence qui porte en elle, qui nous apporte quelque chose de grand, ce « divin caché »<sup>28</sup> dont nous parlions hier. Si bien qu'en rencontrant cette personne, tout à coup, on respire. Un autre écrit : « 2015 n'a pas particulièrement bien commencé : j'ai eu de nombreuses mauvaises notes dès la rentrée après les vacances de Noël, je n'arrivais pas à me concentrer, je perdais mon temps, je passais mes journées comme un légume, esclave du monde [tentative de l'homme]. Pour résoudre ce problème, j'ai arrêté certaines activités, pensant ainsi gagner du temps. J'ai arrêté d'aller aux entraînements, je voyais mes amis moins souvent... mais je continuais malgré tout à avoir la même attitude face aux choses [ta tentative ne t'a rien apporté, mais tu as poursuivi]. Le samedi 7 mars, je suis allé à Rome voir le Pape. Je suis resté avec mes amis et je ne me rappelle absolument pas ce que le Pape a dit. Le soir, je suis rentré à la maison avec un profond sentiment de vide en moi, comme si quelque chose n'était pas à sa place ; j'éprouve le désir d'être aimé par quelqu'un comme personne n'a jamais été aimé. Le centre de mon cœur est vide [la rencontre, le fait d'aller voir le Pape m'a fait comprendre qui je suis. J'éprouve ce désir d'être aimé comme personne n'a jamais été aimé. Je sens ce vide en moi]. Le matin suivant, pendant que je faisais mes devoirs dans le salon, j'ai tourné mon regard ennuyé vers l'affiche de Noël qui était accrochée là depuis trois mois (je n'y avais pas fait attention jusque-là). J'ai été frappé par la manière dont Marie regardait Jésus, avec un regard d'une douceur et d'une tranquillité ineffable. J'ai besoin de ce regard. »

Dans la simplicité d'une rencontre, la vie, la vision du cœur se recompose. On refait la paix avec soi-même, on est capable de tout embrasser, y compris les difficultés, la mort, même ce que l'on hait, même ce que l'on peut percevoir comme étant contraire à soi. La rencontre me permet de commencer à être moi-même.

Mais cela ne suffit pas de l'avoir trouvé une fois. Il faut le trouver maintenant, rester avec lui maintenant, parce que dès que la présence qui porte cette grandeur disparaît, je n'arrive plus à être moi-même.

La fille de tout à l'heure continue : « Avec le temps, j'ai pris peur, j'ai décidé que je n'étais pas prête et que je ne le serais jamais, que tout était trop beau pour moi [c'est une objection que nous ressentons souvent de manière très forte mais qui, si vous y pensez, est vraiment stupide : reconnaître que tout est trop beau me fait peur. C'est le doute, et cela n'a rien de raisonnable], je sentais que je ne le méritais pas [bien sûr ! Tu ne mérites rien et tout t'appartient], de sorte que j'ai tout quitté ; bandant mes yeux et fermant mon cœur, j'ai sombré dans une dégradation absolue [dans la peur habituelle, bloquée]. Il y a quelques mois, ce regard que j'avais déjà reçu a recommencé à être présent, mais ce n'était pas le même regard qu'avant, c'était celui d'un jeune de mon âge et, malgré cela [malgré le fait que c'était une personne différente], il m'a "libérée" de cette manière de vivre à laquelle j'étais revenue. Il m'a aidée à recommencer à aimer et à Le reconnaître en partant de lui, et à partir de là, à recommencer à me prendre en main et à avoir soin de moi. »

C'est un regard qu'on retrouve chez des personnes différentes, un regard qui libère, qui aide à recommencer. Un regard qui trouve sa correspondance dans le vide que je ressens, dans ce manque que nous sommes tentés d'écarter, mais qui est en fait le lieu privilégié de la rencontre. Lors de son audience du 7 mars, le pape François disait : « Le lieu privilégié de la rencontre est la caresse de la miséricorde de Jésus Christ envers mon péché [envers mon non-être, envers mon néant]. [...] C'est grâce à cette étreinte [...] que vient l'envie de répondre et de changer ».29 C'est de cette étreinte que découle une vie différente.

La tentation pour nous est de tomber dans une logique de pouvoir, en pensant à notre péché, à notre incapacité, à notre impuissance, à notre limite comme à quelque chose qui doit être dépassé par nos propres forces ou oublié par le biais du bruit ou des explications. C'est une logique de pouvoir qui affirme, à voix basse, qu'il y a quelque chose en moi qui est tordu dès le départ. Non ! Il n'y a rien de détraqué dans le fait que tu es en attente, que tu es une promesse qui se révèle en action dans l'attitude du mendiant.

#### **LA PERSONNE PREND CONSCIENCE DE SOI**

Ce n'est que dans la rencontre que le moi est réveillé de la captivité qu'il a construite de ses propres mains et qu'il est littéralement arraché au tombeau. C'est une résurrection, c'est prendre conscience de soi. « Le résultat d'une rencontre, disait don Giussani, est l'éveil du sens de la personne. [...] c'est dans la rencontre que la personne [le moi] prend conscience d'elle-même, en conséquence de quoi elle naît comme personnalité. »30

Le regard de cette personne qui porte la grande Présence, c'est-à-dire le regard du Christ, me rend conscient de moi-même ; je peux enfin accepter d'embrasser le fait que je suis désir d'infini parce que je ne me laisse pas limiter par ma petitesse.

Mais ce n'est pas automatique. C'est ce que dit l'un de vous : « Ce parcours est fatigant, parce qu'aimer et se confier à un autre n'est pas facile, mais il n'y a pas de fatigue plus belle que celle-ci ; c'est une fatigue qui me comble le cœur jour après jour, à l'inverse des choses simples à atteindre qui, même si elles sont belles, deviennent rapidement ennuyeuses. »

Si je vis enraciné dans ce regard que j'ai rencontré, la fatigue a un sens, la vie n'est plus une objection, les circonstances ne sont plus une objection, mon péché n'est

plus une objection, mais plutôt la condition qui, grâce à Dieu, m'aide à être conscient de ce manque, du fait que Tu me manques, conscient de ce désir que j'ai, de ce besoin que j'ai d'être sauvé. C'est ce que nous affirmons lorsque nous chantons *L'uomo cattivo*, que nous sommes besoin et donc désir d'infini.

*L'uomo cattivo*

## LE CENTUPLE

Il faut renaître. Et cette nouvelle naissance, comme le disait Jésus à Nicodème, n'est pas quelque chose que tu peux provoquer ; elle se produit dans une rencontre. Mais cette rencontre n'est pas la fin d'un parcours. La rencontre est le début d'une aventure qui continue, le début d'une histoire destinée à investir toute ma vie, à sauver, à engager toute ma vie. Progressivement, le rapport avec cet homme devient la racine de mes actions, commence par osmose à définir mes actions. Il faut renaître. Jésus dit à Nicodème : « À moins de naître d'en haut, on ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème lui répliqua : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? ». Cela arrive aussi à beaucoup d'entre nous de se demander ce qu'il faut faire pour renaître. Jésus répondit : « Amen, amen, je te le dis : personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit. »<sup>31</sup> Tu ne peux pas être toi-même, je ne peux pas être moi-même sans Toi, ô Christ. C'est pourquoi la question de la vie est de savoir comment je peux rester avec Toi. Car il est beau de faire expérience que je peux enfin vivre, mais je veux vivre maintenant, demain et tous les jours, et pas une fois de temps à autre. Je veux faire expérience de cette vie nouvelle qui vient du fait de vivre avec Toi. Voilà pourquoi il est vraiment traumatisant de penser que Tu n'es pas là, ô Christ. Car si Tu n'es pas là, je ne vis pas. Je veux expérimenter maintenant et toujours plus cette vie nouvelle, ce centuple, ce cent fois plus dont j'ai fait expérience quand j'ai senti sur moi ce regard. Le centuple est dans cette vie, c'est une gloire terrestre, c'est faire expérience d'une vie qui est enfin vie.

Mais seuls ceux qui laissent derrière eux, ceux qui laissent de côté leur mesure et ne détournent pas le regard du Christ font expérience du centuple. Il faut se décentrer, disait le Pape, de notre mesure et se centrer sur le Christ, regarder le Christ. « Qui veut sauver sa vie, la perdra. »<sup>32</sup> Veux-tu vivre ? Arrête de te regarder. Arrête de mesurer la vie selon tes idées, parce que Dieu a plus de fantaisie que toi, la promesse qui t'a été faite est cent fois plus grande que ce que tu peux imaginer.

« Celui qui aura quitté, à cause de mon nom [dit Jésus], des maisons, des frères, des sœurs, un père, une mère, des enfants, ou une terre, recevra le centuple, et il aura en héritage la vie éternelle. »<sup>33</sup> En abandonnant tout, en abandonnant ton idée de ce que signifie aimer, de la raison pour laquelle étudier, de ce qu'il faut avoir, en abandonnant toutes tes fantaisies et en vivant pour Moi, nous dit Jésus, tu trouveras cent fois plus. C'est-à-dire que tu vivras cent fois mieux l'affection pour ton père et ta mère, tu auras cent fois plus de passion dans tes études, tu aimeras cent fois plus ton travail, ta chérie. Le centuple est cet avant-goût d'une vie qui est plus vie, d'une affection qui est plus affection. Le centuple, c'est avoir un avant-goût de la vie telle que la savourait Jésus. C'est savourer la vie, regarder les choses, les peines, les moments de joie, comme Jésus les regardait.

Saint Paul disait : « Ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. »<sup>34</sup> Ce qui veut dire renaître. Renaître signifie regarder la vie comme Jésus la regardait. Mais

nous ne pouvons pas faire cela tout seuls, nous ne savons pas le faire, nous ne pouvons même pas l'imaginer. Cela ne peut se produire que s'Il est là et que tu restes centré sur Lui. Avec le temps, en étant avec Lui, en restant avec Lui, cette expérience de la compagnie du Christ engendre une sensibilité différente, un jugement différent, qui contraste avec la pensée dominante qui ne fait qu'affirmer que la vie est lassitude. C'est un jugement différent de celui qui naît de ma mesure, qui est incapable de s'attacher plus à la vie. Le centuple n'est pas une dilatation de notre réaction instinctive, c'est quelque chose de nouveau, c'est commencer à faire expérience du regard du Christ sur la réalité. Le centuple, c'est goûter par avance dans ma chair la manière de vivre du Christ. Vivre dans la chair, comme le disait saint Paul, la vie de la foi. Le centuple, c'est avoir un avant-goût de la manière d'aimer qui m'a émerveillé, cette manière de regarder l'autre, ce regard qui, sans me toucher, m'a traversé complètement, réalisant en moi comme en toi un amour plus utile, un amour qui anticipe, comme sursaut, la tendresse éternelle. Chantons la *Ballata dell'amore vero*.

### *Ballata dell'amore vero*

#### **SA COMPAGNIE CHANGE LA VIE**

« Mon amour[...] / meurt s'il n'y a pas de soleil. » « Je voudrais t'aimer »,<sup>35</sup> mais sans le soleil mon amour meurt. Ce n'est pas ma mesure, ce n'est pas la force de mes mains, ce n'est pas ma capacité qui peut changer les choses. Ma vie change parce qu'Il est là. Toute notre vie, les moments les plus beaux de notre vie sont un témoignage de ce changement : je retrouve en moi une manière de regarder qui n'est pas la mienne. Ce n'est plus moi, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. Rester avec Lui change la vie.

Un ami écrit : « En ce moment, je perçois comme désirable et pleinement humain une phrase de l'école de communauté : "Dieu [...] chemine aux côtés de l'homme et en est devenu le compagnon." J'ai ressenti cette urgence à la journée avec le pape François. Et cela m'a fait tellement bien que j'ai voulu en parler à une amie. Pendant que nous marchions dans la rue, un clochard m'a abordé pour me demander l'aumône. Ma première réaction a été un peu brusque, parce que je n'acceptais pas d'être interrompu alors que je pensais raconter quelque chose d'important. Mais le bien que j'avais reçu du Pape avait été tellement grand que j'ai vraiment senti le besoin de regarder Roberto (le clochard) avec cette mesure de miséricorde dont j'avais fait l'expérience à Rome. »

Quand on est frappé par la rencontre, la vie change, sans qu'on se pose le problème de la changer. Il faut juste demeurer dans ce rapport : « Je suis revenu en arrière et je lui ai demandé comment il s'était retrouvé dans la rue. Il m'a raconté toute la fatigue et la désillusion de sa vie. Pendant qu'il parlait, j'ai été ému, parce que je voyais en lui le même besoin qu'en moi, le besoin que Quelqu'un me sauve, que Quelqu'un prenne pitié de ma mesquinerie, que Quelqu'un chemine à côté de moi. Car, tout seul, je perds la valeur des choses. Toujours est-il que j'ai eu besoin de le revoir le lendemain, parce qu'il avait fait naître en moi tout le désir de Jésus. Voilà, j'ai vraiment besoin de ressentir chaque instant cette urgence, parce que ce n'est qu'ainsi que j'arrive à regarder vraiment la fille dont je suis amoureux ou un ami qui me demande de l'aide à l'école. Je veux vraiment venir au Triduum, conscient du sacrifice économique que cela demande à ma famille, parce que je n'arrive pas à vivre sans Jésus. »

Nous sommes témoins de ce miracle de changement. Le sujet engendré par le christianisme en voit la preuve dans sa propre expérience, dans le miracle imprévisible qui se produit sous ses yeux : la transformation du présent : « C'est démontré par le fait qu'il rend réalistes toutes les circonstances, "engagés dans toutes les circonstances". »36

Que cette manière de vivre, d'aimer, de regarder les personnes entre dans ma manière d'agir et de penser ; que ces paroles deviennent expérience quotidienne, expérience de vie ; que ces paroles deviennent contenu de ma sensibilité : voilà le centuple.

L'affirmation de mon bonheur, c'est-à-dire la réalisation de soi, est le rapport avec le Christ parce que ce n'est que dans ce rapport avec le Christ que je peux vivre pleinement les circonstances et les événements : « C'est pourquoi le rapport avec le Christ est la vérité de toutes ces choses, la vérité de toutes ces choses réside dans la conscience de cette Présence, dans la conscience de cette appartenance. Bref, voilà la foi qui vit [dans la chair] : ce n'est pas autre chose, c'est une manière subversive et surprenante de vivre les choses de tous les jours ».37

La seule réponse à la requête dramatique de Stevenson n'est possible qu'avec le Christ ; tout en vivant dans la chair, je vis prenant le monde de front, travaillant comme tout le monde et conservant le premier et pur plaisir de l'existence ou, comme le dit don Giussani, en gardant « dans la vie, la sympathie originelle (avec laquelle nous sommes nés) pour l'être ou la réalité, être vraiment comme des enfants (ou pauvres d'esprit, comme dit l'Évangile), car cette positivité perpétuelle face à la réalité correspond à l'attitude des enfants. »38

Toutefois, pour que cette manière de vivre, d'aimer, de regarder les personnes entre dans ma manière de vivre et de penser, pour que ces paroles deviennent expérience quotidienne, expérience de vie, pour que ce centuple devienne ma sensibilité au quotidien, il faut que j'engage ma vie en demeurant avec Lui.

### **L'ÉVÈNEMENT CONTINUE**

L'évènement ne continue que si l'on risque tout soi-même dans ce rapport avec le Christ, sinon cela reste une chose du passé, sûrement très belle, parce que j'ai ressenti quelque chose de beau dans mon for intérieur, mais du passé. Si je ne me mets pas en jeu entièrement dans mon rapport avec le Christ, de façon à ce qu'il puisse entrer et me faire goûter sa manière de vivre, je ne peux pas être moi. L'un de vous écrit : « Tout, l'école, les études, bref, toute la réalité qui m'entoure m'a amené à découvrir que la seule chose qui me rend heureux est de suivre Jésus », être avec Lui.

Alors, que signifie rester avec Lui ? Que signifie se mettre en jeu ? Notre ami répond : « Je lisais la biographie de don Giussani. Dans une lettre à sa sœur, don Giussani écrit que pour commencer à prendre en main sa vocation, il faut entrer en rapport et se confronter avec un prêtre. J'ai fait confiance à son jugement. [Pourquoi lui a-t-il fait confiance ? Écoutez :] Parce que je désire vivre comme il vivait et aimer comme il aimait. » Je me mets en jeu entièrement parce que je veux vivre comme tu vis. La rencontre continue. Je veux m'identifier avec la manière dont tu regardes l'amour, les études, la vie, comme le faisaient les disciples avec Jésus : « Écoute, que fais-tu avec l'argent ? Écoute, ces gens-là disent qu'il ne faut pas se promener le jour du sabbat, qu'est-ce que tu fais, toi ? » Je veux regarder la vie de la même manière que toi, parce que je veux faire expérience dans ma vie du goût que tu expérimentes. Il poursuit : « J'ai donc commencé à me confesser à un prêtre ; et



même si, a priori, j'aurais pu me considérer comme "bien avec moi-même", parce que tout va bien dans mes études, tout va bien avec ma copine, tout est tranquille à la maison, j'ai [maintenant] commencé à me remettre en jeu à partir de cette seule question : est-ce cela que Dieu me demande aujourd'hui ? Que veux-Tu ? [Jésus, que veux-Tu de ma vie ?] Parce que je désire réaliser Sa volonté et non pas mon idée. En particulier en ce qui concerne mon rapport avec ma copine. » Et de conclure : « L'expérience du Christ se fait toujours plus chair, au point que cela chamboule tous mes schémas ; je ne me suis jamais senti aussi libre et joyeux. Cette compagnie, à travers laquelle le Christ a conquis mon cœur, me donne une certitude en vertu de laquelle on peut tout risquer, dans toutes les circonstances ; on fait confiance à ce que l'on vit et on commence à être conscient du fait qu'on ne perd rien. L'expérience vainc toutes les idées et les images que je peux avoir de moi. Avant, je me réveillais en me disant : "mais", "peut-être", "qui sait", "il est possible que" [le doute]. Maintenant je dis : "Aujourd'hui c'est ainsi ; demain je ne sais pas, mais je sais qu'aujourd'hui c'est ainsi." C'est le changement de la vie proposé par la foi. »

Pour pouvoir se mettre en jeu entièrement, il faut pleurer, il faut demander à être simple comme un enfant, à avoir un cœur simple qui se décentre, qui ne pense pas à sa mesure et qui s'élançait totalement, qui se joue totalement dans le désir de regarder la vie comme Tu la regardes, parce que je veux vivre comme Tu vis.

Au moment où nous perdons cette tension à tout risquer, à vérifier que le Christ amène ma vie à son accomplissement, qu'il amène la vie à être vie, au moment où nous cessons de risquer et de prendre le risque de pleurer, alors la vie se réduit à des projets. La compagnie, l'amitié : de beaux projets, de belles traditions qui rappellent quelque chose de beau qui a eu lieu, mais qui n'a plus lieu. Il faut, comme le disait le Pape, « maintenir vivant le feu et ne pas adorer les cendres ».39 Il faut se mettre en jeu entièrement, maintenant. Il faut qu'arrive de nouveau "ce" qui est arrivé, maintenant, et non pas "comment" cela est arrivé au début. Nous l'avons entendu dans une lettre : un autre est arrivé, un ami, et en le rencontrant je me suis réveillé, je me suis retrouvé libre ; j'ai lu la biographie de don Giussani et je me suis retrouvé, et maintenant je suis ici, au Triduum pascal. Le tout est de demeurer avec Lui, non pas en tant que répétition mécanique du début, mais en tant qu'impact avec une diversité, avec une humanité différente qui met en mouvement mon origine, me renouvelle, me fait renaître. C'est être comme des enfants, ouverts à la promesse, acceptant le choc du réel, demandant, désirant être comme Toi. Cela me permet d'être moi-même. La vie est maintenant. Le centuple – cette vie qui est encore plus vie –, on peut en faire expérience maintenant. Il suffit de le Lui demander : « Reste avec moi » Il suffit de se mettre en jeu et de Le laisser opérer : que ce ne soit plus moi, que ce soit le Christ qui vive en moi. Écoutons cette chanson. Elle est très belle.

*What can I say.*

*What can I say*

## **LE SACRIFICE**

### **LE CENTUPLE CONDUIT AU SACRIFICE**

Le centuple, cette vie qui est encore plus vie, apparaît inévitablement à nos yeux comme sacrifice. C'est inévitable parce que le centuple propose une autre mesure que la mienne, ce qui implique l'affirmation d'une présence à la place d'une idée à moi. Le fait de se décentrer dont parlait le Pape à Rome implique un sacrifice. Veux-tu vivre ? Tu dois te perdre toi-même. Laisse tomber, parce que tes capacités ne

suffisent pas. Laisse tomber ! Mais nous avons peur d'abandonner le peu que nous avons parce que nous sommes tentés de penser : maintenant, nous n'avons pas grand-chose, mais si nous le laissons, il ne nous restera vraiment plus rien. Non ! Embrasse ton impuissance, c'est-à-dire le fait que tu es désir d'autre chose et non pas un "petit rien". Il n'y a pas d'acte, d'action humaine vraie et bonne, qui n'implique la conscience de ce sacrifice. Si tu ne ressens pas ce sacrifice, alors ton action n'est pas vraie, elle est encore à la mesure de tes mains, c'est une expression de ton petit pouvoir.

#### **LE SACRIFICE EST CONDITION, PAS OBJECTION**

La douleur, le sacrifice que nous percevons souvent en tant qu'objection, Jésus nous les propose en tant que seules conditions pour que notre action soit vraie. « Pas toi, Moi » dit le Christ. « Pas ta vie, la Mienne. Veux-tu vivre ? Laisse tomber ta petite mesure ! » Le sacrifice n'est alors pas une objection, mais la condition pour posséder vraiment. C'est là que tout est remis en jeu et qu'il faut choisir : soit on affirme sa propre mesure, sa propre capacité, et par conséquent, on perd sa vie, on ne pleure plus, on vit comme un légume, comme une marionnette, soit on laisse Dieu entrer dans ce vide que l'on ressent en soi et l'on se met totalement en jeu avec Lui présent. C'est dans ce choix que se joue toute la vie.

#### **LE SACRIFICE N'EST POSSIBLE QUE PARCE QUE JÉSUS MEURT SUR LA CROIX**

Nous ressentons le fait de se perdre comme un scandale. En effet, il nous paraît impossible de vivre ainsi, il nous semble impossible qu'un homme puisse vivre sa vie vraiment. C'est donc par la miséricorde du Mystère de Dieu que, face à notre demande, face à notre désir d'être nous-mêmes, pour sauver l'homme, le Christ s'est fait sacrifice. Le Christ sur la croix s'est fait péché pour reconstruire notre humanité. Il n'est pas arrivé pour nous condamner, il a pris sur Lui ce que nous rejetons. Le Christ est devenu péché pour que ta vie puisse ainsi reflourir et que tu puisses vivre. C'est Lui qui a pris l'initiative. Le Christ a dit : « Laisse-Moi faire, laisse tomber tes tentatives »

Dans Sa miséricorde, Dieu a choisi de sauver l'homme en se servant de ce que l'homme rejette, de ce que nous considérons comme un déchet, comme un scandale. Saint Paul déclarait : « Nous proclamons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les nations païennes [...] ; car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes. »<sup>40</sup>

Le Christ sauve ma vie, donne vie à ma vie, à travers le geste qui nous semble être le plus impuissant de tous les gestes : mourir. Jésus a sauvé la vie en mourant, en embrassant l'impuissance de la mort que toi et moi rejetons tous les jours. C'est pourquoi embrasser le sacrifice n'est possible qu'à l'homme qui regarde Jésus, ému et émerveillé – mais c'est Jésus sur la croix –, émerveillé par le don gratuit de Dieu. Saint Paul dit : « L'amour du Christ nous saisit [...] Car le Christ est mort pour tous, afin que les vivants n'aient plus leur vie centrée sur eux-mêmes, mais sur lui, qui est mort et ressuscité pour eux. »<sup>41</sup> Il est mort en embrassant tout ce que nous rejetons, tout ce qui nous fait horreur ; il l'a fait pour que nous ne vivions plus pour nous-mêmes, mais pour Lui.

Ma capacité à embrasser le sacrifice, à vivre la vie dans l'espérance, à pleurer, à demander d'être un homme, tout cela naît du désir ardent de l'amour du Christ, de la préférence de l'amour de Dieu pour moi dont je fais expérience. C'est la racine de notre libération. Chantons ensemble.

*Liberazione n. 2*

Je vous invite à vivre ces jours en contemplant la fantaisie de Dieu, qui se sert de ce que nous rejetons pour nous donner la vie. La seule chose qui nous est demandée est de dire oui avec simplicité, ce qui signifie regarder avec un cœur pur ce qui arrive sous nos yeux. Donnez la priorité à la réalité qui vous est proposée. Permettez à la réalité d'ouvrir en vous la problématique de la vie. Laissez-vous frapper, dites oui. Le silence, les indications, les prières, les chansons sont des occasions pour vous aider à rester face à Lui, à dire "moi" en vérité.

**CHEMIN DE CROIX, JOSÉ MEDINA**  
*Vendredi 3 avril, l'après-midi*

\*\*\*

Rester avec le Christ est la seule possibilité pour avoir une vie pleine. Le fait d'être ici aujourd'hui, avec Lui, de vivre la mémoire de Lui sur la croix, est l'occasion d'entrer dans le mystère le plus grand et le plus dramatique de notre vie. La difficulté et la douleur, la mort qui nous effraie au point de considérer cette réalité comme quelque chose de contraire à nous, comme une objection, le Christ les embrasse. Sa mort sur la croix représente pour nous l'occasion de tout embrasser et de vivre pleinement. Qu'en ces moments ensemble nous puissions nous identifier profondément avec Lui pour apprendre à vivre et pour apprendre à mourir en hommes.

\*\*\*

La chair de Jésus est faible. Jésus ne voulait pas mourir, ne voulait pas souffrir. C'est pourquoi il demande au Père de L'accompagner et demande également à ses amis de rester avec Lui : « Demeurez en moi ».42 Mais Il est abandonné de tous, abandonné par ses amis au moment de souffrance le plus grand de Sa vie. Il est abandonné par ses amis, trahi par le baiser d'un ami. C'est le moment de la liberté de Dieu : face à l'ami, à l'ami qui trahit, à l'ami qui abandonne, face à cette circonstance, devant le fait qu'Il était venu pour eux et qu'ils ne Le voulaient pas, qu'Il était venu pour rester avec eux et qu'ils dormaient, Jésus dit au Père : « Que ta volonté soit faite ».43

\*\*\*

Jésus s'est entendu dire par le peuple de Dieu, par le peuple de Son Père, par César et par le peuple des Romains : « Ce que tu dis est beau, n'est pas injuste, mais ici, dans ce monde, cela ne sert à rien ; dans ce monde, cela est sans intérêt parce que dans ce monde, ce qui compte c'est le pouvoir. » C'est exactement ce que Jésus s'est entendu dire : « Tu es venu, mais nous ne sommes pas intéressés, parce qu'il n'y a que notre pouvoir qui nous intéresse. »

Dans Sa mission, sur son chemin vers la croix, Il s'est entendu dire que tout cela n'avait aucune importance, aucun sens, n'était apprécié par personne, n'était craint par personne. Il était sans pouvoir. Et c'est précisément en embrassant l'impuissance de ce geste, celui de monter sur la croix, qu'Il continue à affirmer la vérité : « Moi, je suis tout ; moi, pas ton pouvoir, je suis tout. » Toutefois, rien ni personne ne pouvaient éliminer la gifle, éliminer l'insulte, éliminer la certitude qu'il était venu en ce monde pour dire cela, pour entendre cela et se retrouver abandonné par ses amis, trahi par ses amis et, en fin de compte, sans que personne ne s'y intéresse parce qu'Il n'était pas puissant. Jésus répond à tout cela simplement en embrassant l'impuissance, cette impuissance que l'homme craint tellement, pour rendre l'homme vraiment homme.

\*\*\*

Jésus a aussi cloué sur la croix toutes les objections. Il n'y a plus d'objection qu'on puisse soutenir raisonnablement. Il est mort trahi, abandonné, indigent, sans pouvoir, et de toutes ces choses qui nous font peur Il a sorti le salut. Il devait mourir pour montrer la nature de Dieu qui m'aime même quand je L'ai trahi, abandonné, même quand je L'ai insulté parce qu'il n'avait pas ce pouvoir que j'espérais. Le Christ a fait voir la nature de Dieu, et aussi la nature de l'homme : le fait que je suis aimé parce que je suis de Dieu, pas parce que j'ai du pouvoir, pas parce que je possède quelque chose. Moi, je suis digne, mystérieusement digne de l'amour de Dieu.

### TÉMOIGNAGE DE DAVIDE PROSPERI

*Samedi 4 avril, le matin*

*Angélus*

*Laudes*

*Canzone dell'ideale*

**Alberto Bonfanti.** Les questions qui nous sont parvenues montrent que nous avons été frappés par ce qui a été dit et par ce que nous avons vécu. C'est une donnée à ne pas négliger, dont il faut partir pour commencer notre travail personnel, parce que nous devons nous rendre compte de ce qui nous a vraiment frappés, nous devons comprendre en quoi consiste la vérité de ce que nous avons vécu. Des questions qui nous sont parvenues ont émergé de nombreuses interrogations que vous avez formulées, avec la loyauté et la sincérité qui nous caractérisent. Je

voudrais rappeler maintenant, synthétiquement, celles qui nous paraissent les plus décisives.

La première concerne avant tout le doute. Certains défendent infatigablement la positivité du doute : « Ma question est liée à ce que dit Medina concernant le doute. Depuis un an, j'ai énormément de doutes, et cela m'a mise en colère quand Medina a dit que les doutes détournent le regard et ne laissent pas vivre la vie jusqu'au bout. Sans doutes, que dois-je faire ? Dois-je tout considérer comme certain ? J'ai besoin de mes doutes ; ils m'aident à comprendre la réalité des choses. C'est pourquoi cela m'a aussi dérangé quand il a dit que les doutes n'étaient pas fondés sur la réalité. Si j'ai un doute, c'est parce qu'il y a quelque chose qui m'amène à douter. Pour moi, le doute est sain. » D'autres en comprennent la dangerosité, mais n'arrivent pas à s'en débarrasser : « J'ai perçu la vérité de ce qu'on disait. Cela me correspondait. Mais aussitôt le doute s'est installé : et si ce n'était pas vrai ? Ce doute qui s'insinuait me distrait de ce que Medina disait. Et cela me dérangeait. Voici donc ma question : comment peut-on ne pas douter d'une chose vraie ? »

Un deuxième groupe de questions concerne ceci : comment le choc de vérité que l'on a reçu peut-il durer ? « Je prends souvent le risque de vivre ces moments de grande intensité, mais dès que je retourne dans le monde, je perds cette clarté. Plus le moment est beau et plus la charge tient la durée, et cette clarté demeure un certain temps, mais je la reperds par la suite. » Et encore : « Quand je rentre des vacances de GS ou du Triduum, je suis heureuse. Mais cela dure deux jours. Cette fois, j'ai vécu chaque instant intensément, et je suis de nouveau heureuse. Mais comment puis-je espérer ne pas être déçue une fois de plus ? Ou encore, formulé autrement : « J'ai fait une rencontre, j'ai vécu un moment de vie authentique qui m'a rempli d'une certitude capable de me faire tout affronter, de me faire sortir du port et aller vers le large. Il arrive pourtant souvent qu'au moment où je dois faire face aux difficultés de la vie, je me sens vidé de cette certitude qui semblait m'avoir conquis entièrement. Tu disais qu'il est nécessaire que la rencontre ait lieu de nouveau. Que signifie alors que cet élan peut rester toujours et ne pas se briser dès le premier obstacle ?

Un troisième groupe de personnes demande : quel est le lien entre ce choc de vérité que nous avons vécu et le Christ, la rencontre avec le Christ ? « Je viens juste de rencontrer la communauté. Il y a plein de choses qui me touchent ici, dont je suis ému. Je comprends ce qu'est la rencontre avec une personne qui sait me réveiller et me faire sortir de la routine mécanique dans laquelle je vis, mais je ne comprends pas le passage de cette fascination que je vis au Christ. »

Pour terminer, la dernière question concerne le centuple : dans quel sens ce choc de vérité engendre le centuple, engendre cette vie authentique que nous désirons tous ? « Et vous, faites-vous expérience de ce centuple ? Qu'est-ce que ce centuple ? Pourquoi implique-t-il le sacrifice ? »

Voilà pourquoi, face à ces questions et à d'autres qui ont été posées, il nous a semblé cette année que la meilleure manière de nous introduire à un chemin de réponse serait de vous proposer le témoignage d'une personne qui vit jusqu'au bout sa raison et sa liberté, parce que le christianisme est un chemin pour les hommes qui ne renoncent ni à la raison, ni à la liberté. Cela a une valeur méthodologique, car nous avons des témoins sur notre chemin, des personnes qui vivent avec certitude, et nous devons nous attacher à elles. Cela a à voir avec le fait de me mettre en jeu entièrement dans mon rapport avec le Christ dont parlait le père José. Pour moi, cela a toujours été comme cela : suivre ce qui m'attire jusqu'au bout, dans tout ce qui

m'attire, parce que la première réponse aux questions qui surgissent en nous n'est pas une définition correcte, mais un lieu où poser la question, comme un enfant avec son père, comme les apôtres avec Jésus, comme une jeune fille qui, après l'assemblée dans son hôtel a dit à José Medina : « Ta certitude est un chemin pour moi ». C'est l'expérience de beaucoup d'entre nous ces jours-ci.

Nous remercions Davide (qui est le vice-président de la Fraternité de Communion et Libération, c'est-à-dire de notre grande compagnie, et qui est professeur de biochimie et chercheur en nanotechnologies pour la médecine à l'Université de Milan-Bicocca) pour sa présence avec nous aujourd'hui. C'est un de ces grands témoins et un des grands amis de ma vie. Nous lui avons demandé de nous aider à travers le témoignage de sa vie.

**Davide Proserpi.** Je ne vais évidemment pas vous raconter toute ma vie, sinon ça durerait jusqu'à demain ! Je voudrais partir de ce qui s'est passé hier : j'ai participé à votre Chemin de Croix, à notre Chemin de Croix, vingt-cinq ans après avoir fait partie de GS – et j'en ai vécu des choses depuis lors ! – et j'ai été frappé par la beauté de ce moment, comme j'imagine la plupart d'entre vous, du moins je l'espère. C'est justement pour cette raison que j'ai immédiatement perçu une grande question : qu'est-ce que cette beauté face à la contradiction du monde ? Comme nous l'avons entendu hier dans les paroles de celui qui guidait ce geste, le Christ continue à être crucifié aujourd'hui, en moi et dans le monde. Je pensais aux martyrs – c'est le cas de le dire – au Kenya, ces chrétiens qui ont été massacrés il y a quelques jours à cause de leur foi. Alors que signifie cette beauté ? De quelle manière cette beauté peut-elle porter en elle toute cette contradiction du mal et de l'incompréhension ? Je dois avouer que nous avons été bien aidés par ce geste. Si nous l'avons vécu jusqu'au bout, nous avons pu nous identifier avec ce qui se passait. S'identifier signifie ressentir ce que ressentaient ceux qui étaient là, à partir de Jésus. À un moment donné, je me suis demandé – tout comme je me l'étais déjà demandé il y a vingt-cinq ans, la première fois que j'ai participé à un geste comme celui-ci : pourquoi Jésus, qui avait le pouvoir sur toute la réalité, un homme qui était capable de redonner la vue à un aveugle, de remettre sur pied un estropié, de ressusciter une personne morte depuis plusieurs jours, a-t-il accepté de mourir ?

Il n'y a rien de plus incompréhensible pour nous, pour la manière dont nous avons l'habitude de raisonner. Pour nous, qui trouvons notre plus grande satisfaction dans le fait de pouvoir réaliser notre destinée, dans le fait de trouver un goût dans la réalisation de ce que nous souhaitons, pour nous cela n'a rien à voir, alors que c'est précisément cela que le Fils de l'Homme a accepté. Il a obéi, c'est-à-dire qu'il a participé de la seule manière avec laquelle nous aussi pouvons vivre pour accomplir notre destinée, comme Lui a accompli la sienne. S'il avait fait quelque chose de différent de ce que nous pourrions vivre aujourd'hui, quelle chance aurais-je de m'identifier à Lui maintenant ? Il a accepté ce qui est pour nous l'impuissance, parce que dans ce monde dont nous sommes les enfants, dans notre manière de penser, l'impuissance est synonyme d'infécondité, c'est-à-dire d'incapacité à engendrer un bien ; c'est se sentir incapables face aux choses. Mais hier, nous avons vécu le contraire de cela ; nous avons vécu, comme le disait José, le fait que l'impuissance peut devenir l'origine, la genèse d'une fécondité nouvelle. Lors des différentes stations du Chemin de Croix, vous êtes-vous aperçus, comme moi, que nous avons écouté le *Stabat Mater*, ce chant qui décrit ce que faisait Marie face à son Fils en croix. Nous l'avons écouté parce que si nous voulons comprendre, si

nous voulons essayer de comprendre ce qui se passait ce jour-là, il nous faut regarder cette femme, sa mère, la seule qui comprenait. Marie se tenait debout, elle était « debout, la mère des douleurs », c'est-à-dire qu'elle participait, qu'elle tenait compagnie à son Fils. Que pouvait-elle faire d'autre ? Pourquoi Marie n'est-elle pas montée sur la croix pour le descendre de là ? Pourquoi n'a-t-elle pas commencé à crier contre les bourreaux romains ? Parce qu'elle était la seule qui comprenait que c'était de cette manière que s'accomplissait la destinée de son Fils et, à travers Lui, la destinée du monde.

Je veux apprendre à regarder ainsi. Je veux apprendre à voir les choses comme elle les voyait, ces choses qu'on a tant de mal à voir parce que pour nous la réalité n'est souvent qu'apparence. C'est pourquoi nous sommes autant assaillis par le doute, comme nous le disions. Je veux vous raconter un premier épisode de mon enfance, parce que j'étais exactement comme notre amie ; je ne sais pas si j'étais plein de doutes, mais j'étais en tout cas plein d'incertitudes, ayant perdu mon père à l'âge de six ans. Sans son père, on perçoit l'absence d'une présence qui introduit dans la réalité. Je me rappelle que, quand j'étais petit et que j'allais rendre visite à mon grand-père, j'étais plein de questions... mais il faut d'abord que je vous raconte ce qui s'est passé avant la mort de mon père.

Mon grand-père avait eu un premier fils, mort très jeune d'une méningite foudroyante. Sa femme, qui ne pouvait plus avoir d'enfants, en voyant son mari si éprouvé a fait un vœu : elle était prête à donner sa vie en échange d'un autre enfant. Quelques années plus tard, elle est tombée de nouveau enceinte, mais les médecins lui ont tout de suite dit qu'elle devait interrompre immédiatement cette grossesse parce que non seulement l'enfant n'était pas viable, mais en plus il y avait un risque pour sa vie à elle. Mais elle a répondu qu'elle était prête à donner sa vie parce qu'elle était sûre que cette grossesse lui était donnée par Dieu. C'est ainsi qu'elle a mené sa grossesse à terme. Mon père est né – sinon je ne serais pas ici pour vous le raconter –, mais ma grand-mère est morte en couches. Mon père est mort à l'âge de trente-trois ans, dans un accident. Je me rappelle que, quand nous étions petits, mon frère et moi nous allions voir nos grands-parents pendant les fêtes et à huit ou dix ans – pour ce que peut comprendre un enfant de cet âge –, nous regardions notre grand-père et nous nous demandions : qu'est-ce qui fait qu'un homme à qui tout a été enlevé peut encore être certain du fait que la vie n'est pas une tromperie ? Parce que c'est ce que nous avions sous les yeux : un homme qui avait assurément beaucoup souffert, éprouvé par la vie, mais pas vaincu, un homme de foi.

Cette question, que d'une certaine manière je sentais comme étant contradictoire par rapport aux insécurités que je vivais, ne m'a jamais laissé tranquille. Peut-on vivre ainsi face à toute chose, sans que ce soit une illusion, sans que ce soit un mensonge ? Je ne vais pas m'attarder sur ce qui s'est passé par la suite pour vous parler de ce qui a été pour moi la vraie réponse à ce drame que j'ai vécu pendant tant d'années et que je vis encore, parce que la vie, si elle n'est pas un doute, est un problème. Comme le dit l'école de communauté, l'alternative au doute n'est pas la certitude ; l'alternative au doute est le problème.<sup>44</sup> Cela signifie que la vie pose des problèmes, parce que tout n'est pas déjà résolu, et que cela nous met en mouvement. On voit la grandeur d'un homme dans le fait qu'il ne baisse pas les bras, pas dans le fait qu'il sait tout de suite répondre à tout. Voilà pourquoi je fais un saut de plusieurs années pour arriver à ma vraie grande rencontre, qui a eu lieu en 1994, pendant les Exercices spirituels, à l'époque où j'allais à l'université. Ils avaient pour titre – ce qui tombait parfaitement pour moi – « Reconnaître le Christ ». Cela m'intéressait :

comment peut-on reconnaître que c'est précisément Lui que mon cœur attend ? Don Giussani était là – c'était en fait la première fois que je le voyais de si près – et a commencé à parler en citant une phrase de Kafka : « Il y a un point d'arrivée, mais pas de chemin »,<sup>45</sup> le but existe, mais il n'y a pas de chemin pour l'atteindre. Voilà, c'était mon problème. Je comprenais, je sentais que je voulais vivre pour quelque chose de grand, je désirais que ma vie ne soit pas gâchée, qu'elle ne soit pas uniquement définie par le temps qui passe et qui peu à peu nous dévore, mais qu'elle soit vécue pour un idéal, comme nous venons de le chanter. Mais où est cet idéal ? Voilà ce qu'était, pour moi, « la » question.

Pour répondre à cette question, il faut commencer par faire expérience du fait que cet idéal concerne ta vie, ce que tu vis, ce que tu ressens, tes problèmes, l'intérêt que tu éprouves pour ton ami ou pour ton amie, pour tes études, ou au contraire, le manque d'intérêt que tu éprouves envers tes études, tes difficultés, les problèmes que tu as avec tes parents. L'idéal doit concerner tout cela, sinon quel idéal est-ce ? Il serait inaccessible, c'est-à-dire qu'il n'y aurait « pas de chemin ».

Pour répondre à cette question, don Giussani a commencé à parler de Jean et d'André, les deux premiers qui ont rencontré Jésus. J'ai encore des frissons quand j'y pense, parce que pendant qu'il parlait, je revivais cet épisode comme si j'avais été là. On comprenait que pour lui c'était comme s'il avait été là, à côté de ces deux hommes, et petit à petit surgissait en moi cette question : comment fait-il ? Comment peut-il dire cela ? Il racontait même ce qu'avait dit André quand, une fois rentré à la maison, il avait rencontré sa femme qui l'avait trouvé différent. Vous pouvez le voir dans le film qui a été publié comme supplément du *Corriere della Sera* à l'occasion des dix ans de la mort de don Giussani.<sup>46</sup> Comment pouvait-il dire cela ? Parce que c'était pour lui, de manière évidente, une expérience présente : il vivait maintenant ce qui était arrivé à ce moment-là. Je me rappelle que, pendant que je l'écoutais parler, grandissait progressivement en moi le désir de pouvoir vivre – peut-être était-ce possible pour moi, si incertain, si incapable, de vivre – ce qu'il vivait.

Pour faire comprendre que cela est encore vivant, que cette expérience est une expérience de maintenant, il a lu une lettre que depuis je garde toujours avec moi, même si elle date d'il y a vingt ans. En effet, il ne faut pas jeter ce qui est important – parmi vos questions, il y avait aussi celle-ci : comment ne pas tout perdre demain ? Mes amis, il faut faire mémoire ! – parce que quand on oublie, on peut retourner voir ce qui nous a conquis, et c'est ainsi qu'on se rend compte que ce qui nous a conquis est encore présent. S'il m'a conquis, il est toujours avec moi. Don Giussani a donc lu, parmi d'autres témoignages, la lettre d'un jeune homme atteint du sida, qui est mort deux jours après avoir écrit cette lettre. Le sida est toujours une maladie dont on ne guérit pas, mais aujourd'hui, vingt ans plus tard, il y a des thérapies qui permettent de la traiter. À cette époque-là, en revanche, on mourait du sida, et surtout on mourait mal, dans d'atroces souffrances et dans la solitude la plus totale, dans le mépris de soi, parce que le sida était la peste de la fin du siècle dernier, une maladie de pestiférés, c'était le signe d'une vie désordonnée, un signe d'immoralité, et nous vivons dans un monde moraliste. Eh bien, ce jeune homme a écrit qu'il avait rencontré un ancien camarade de lycée – qui fait maintenant partie des *Memoires Domini* -, et a adressé sa lettre à don Giussani qu'il n'avait jamais rencontré.

« Cher don Giussani, je vous écris en vous appelant "cher", même si je ne vous connais pas, si je ne vous ai jamais vu, ni jamais entendu parler. En fait, je peux dire que je vous connais puisque, si j'ai compris quelque chose du *Sens religieux* et de ce



que me dit Ziba [son ami], je vous connais par foi et, j'ajoute, maintenant grâce à la foi. Je vous écris seulement pour vous dire merci ; merci d'avoir donné un sens à ma vie aride. Je suis un camarade de lycée de Ziba, avec lequel j'ai toujours entretenu un rapport d'amitié, car même si je ne partageais pas sa position, j'ai toujours été touché par son humanité et sa disponibilité désintéressée. Je crois être arrivé au terminus de cette vie tourmentée, emporté par ce train que l'on appelle sida et qui ne laisse de répit à personne. Maintenant, dire cela ne me fait plus peur. Ziba me disait toujours que l'important dans la vie était d'avoir un intérêt authentique et de le suivre. Cet intérêt, je l'ai bien souvent poursuivi, mais ce n'était jamais le vrai. Maintenant, j'ai vu le véritable intérêt, je le vois, je l'ai rencontré et je commence à le connaître et à l'appeler par son nom : il s'appelle Christ. Je ne sais même pas ce que cela veut dire et comment je peux le dire, mais lorsque je vois le visage de mon ami ou que je lis le *Sens religieux* qui me tient compagnie, et que je pense à vous et à ce que Ziba me dit de vous, tout me semble plus clair, tout, y compris mon mal et ma douleur. Ma vie, désormais devenue plate et stérile, comme une pierre lisse sur laquelle tout glisse comme l'eau, a un sursaut de sens, de signification, qui balaie les mauvaises pensées et les douleurs, ou plutôt qui les embrasse et les rend vraies, en faisant de mon corps fantomatique et putride un signe de sa présence. Merci don Giussani, parce que vous m'avez communiqué cette foi, ou, comme vous l'appellez, cet évènement. Maintenant, je me sens en paix, libre et en paix. Quand Ziba récitait l'*Angélus* devant moi et que je le couvrais de blasphèmes, je le haïssais et je lui disais qu'il était lâche, car tout ce qu'il savait faire, c'était dire ces stupides prières devant moi. Maintenant, quand, balbutiant, j'essaie de le dire avec lui, je comprends que le lâche, c'était moi, parce que je ne voyais pas la vérité, même sous mon nez. Merci, don Giussani, c'est la seule chose qu'un homme comme moi peut vous dire. Merci, parce que dans les larmes, je peux dire que mourir ainsi a maintenant un sens ; pas parce que c'est plus beau – j'ai très peur de mourir – mais parce que je sais maintenant qu'il y a quelqu'un qui m'aime et que, peut-être, je peux être sauvé moi aussi et je peux prier moi aussi pour que mes voisins de lit rencontrent et voient comme j'ai vu et rencontré. Ainsi, je me sens utile, vous savez, rien qu'en utilisant ma voix, je me sens utile ; avec la seule chose que je parviens encore à bien utiliser, je peux être utile. Moi qui ai jeté ma vie en l'air, je peux faire du bien simplement en disant l'*Angélus*. C'est impressionnant, mais même si c'était une illusion, c'est trop humain et raisonnable, comme vous le dites dans *Le sens religieux*, pour ne pas être vrai. Ziba a accroché sur mon lit la phrase de saint Thomas : "La vie de l'homme consiste dans l'affection qui la soutient principalement et dans laquelle elle trouve sa plus grande satisfaction". Je pense que ma plus grande satisfaction est de vous avoir connu en vous écrivant cette lettre, mais la plus grande encore est que, dans la miséricorde de Dieu, s'Il le veut, je vous connaîtrai là où tout sera neuf, bon et vrai. Neuf, bon et vrai comme l'amitié que vous avez introduite dans la vie de bien des personnes et dont je peux dire "moi aussi j'en faisais partie" [c'est vrai pour moi aussi, ce "moi aussi j'en faisais partie !"] : moi aussi, dans cette vie souillée, j'ai vu et participé à cet évènement neuf, bon et vrai. Priez pour moi ; je continuerai à me sentir utile pour le temps qu'il me reste en priant pour vous et le mouvement. Je vous embrasse. Andrea ».47

La vraie rencontre (pas celle dont nous disons, comme une façon de parler : « Oui, j'ai fait une rencontre... ») est toujours – oui, toujours ! – reconnaître de manière définitive une présence dans sa vie. Définitive : je peux m'en aller, je peux chercher à me l'arracher, mais je la porte en moi à jamais. Voilà ce qu'est la vraie rencontre :

elle définit la vie, qui est alors donnée, elle prend une nouvelle signification en tant que donnée pour mieux connaître, pour toujours mieux connaître ce que l'on a rencontré, pour approfondir cette connaissance qui est, comme le disait toujours don Giussani, une connaissance affective. La manière dont grandit cette connaissance est un attachement ; ce n'est pas un raisonnement, pas un effort pour expliquer les choses par des discours, comme si nous devions tout comprendre avant de bouger. Non, c'est un attachement, c'est le fait de suivre. Comme c'est arrivé à ce jeune homme mort du sida. La rencontre nous prend là où nous sommes et c'est à nous de décider si nous voulons engager notre vie pour suivre ce que nous avons rencontré de vrai.

C'est à ce moment que j'ai compris – et je l'ai compris immédiatement – que pour connaître ce Christ dont on pouvait parler ainsi, dont don Giussani parlait ainsi, dont ce jeune homme, dans la condition où il était, parlait ainsi, il me fallait chercher à m'attacher, à suivre, à connaître ceux qui me témoignaient cela, comme Alberto vient de le dire. Je comprenais donc que je devais rencontrer cet homme. Et j'ai remué ciel et terre jusqu'à ce que j'arrive à le rencontrer personnellement. C'est ainsi qu'est née une amitié qui s'est élargie parce que j'avais mes amis, et tous nous avons été investis par cette nouveauté, si bien que tout notre temps, notre journée, nos études, tout ce que nous faisons, tout était déterminé par l'expérience qui naissait chaque jour, qui se renouvelait chaque jour en suivant ce qui se passait dans cet homme, en voyant ce qui se passait en nous, en chacun de nous. Notre amitié était toute déterminée par cela, comme le disait Andrea. Cela est si vrai que, à côté de la lettre publiée dans *Tracce*<sup>48</sup> après la mort de ce jeune homme, il y avait cette image – je crois que vous la connaissez – du tableau de Burnand<sup>49</sup> qui montre Pierre et Jean courant vers le tombeau vide de Jésus, le matin de la résurrection ; parce que c'est justement le signe le plus grand de notre amitié, c'est ce qui explique le plus ce qu'est notre amitié : courir ensemble, tendre ensemble vers quelque chose. Dans les yeux de Pierre, on voyait tout le sentiment de sa trahison, tout ce qu'il avait vécu, et, en même temps, toute son extraordinaire tension pour voir la victoire du Christ. Ils courent ensemble.

À partir de ce jour, cette compagnie a commencé à être la plus grande de ma vie, des amis avec lesquels courir pour ce qui a investi notre vie et qui, jour après jour, nous interroge, nous provoque, nous pose des questions afin d'être mieux connu. C'est dans cette action de répondre que l'on découvre ce qu'est le centuple. Je pourrais vous donner beaucoup d'exemples, mais je ne vais en donner que quelques-uns. Il y a quelques années, j'ai participé à des vacances de lycéens qui se préparaient au baccalauréat, et j'ai été très frappé par le fait que ces jeunes avaient autant de questions que vous. Au moment où l'on s'approche de la décision de ce que l'on va faire après, de ce que l'on va choisir, face au problème de la vocation, de ce qui nous est demandé dans la vie, on commence à ressentir l'urgence de tant de questions, on désire que la vie se précise d'une manière ou d'une autre. Ce qui m'a frappé était le fait que ce désir que la vie se précise, qu'elle puisse se préciser, était accompagné par le désir de ne pas perdre, ou pour mieux le dire, par la peur de perdre cette étendue du désir qu'ils portaient en eux, car on se sent fait pour l'infini, c'est-à-dire qu'il n'y a rien, vraiment rien de ce avec quoi la vie peut s'identifier qui correspond totalement à la dimension de mon cœur. Cette situation était perçue comme une contradiction ; il y avait cette contradiction qui émergeait continuellement : « Je veux comprendre quoi faire, mais j'ai peur de perdre tout le reste ». Il semble impossible de penser prendre au sérieux le rapport avec son ami ou

avec son amie en pensant ne pas perdre tout le reste, toutes les autres occasions : par conséquent, il semble impossible qu'un rapport soit stable. Ou alors, c'est le fait de se mettre à étudier une chose bien précise pendant cinq ans, en choisissant une filière particulière, qui paraît impossible, comme si on disait : « Et toutes ces autres choses ? J'aime aussi tout le reste, j'aime la littérature, j'aime les sciences, j'aime... ». Peu à peu, pour ces lycéens à la veille du baccalauréat, émergeait le fait que la vraie question était que l'infini puisse m'intercepter, moi, là où je suis, et pas que je puisse avoir toutes les choses à ma disposition.

Face à une telle situation, je pensais : au fur et à mesure que la vie se précisera parce que vous choisirez quelque chose ou parce qu'il vous arrivera quelque chose (en effet, la vie ne se précise pas uniquement en fonction de ce que nous voulons), au fur et à mesure que cela se produira, ne perdez jamais, ne laissez jamais tomber cette question et ce désir d'infini. Les soi-disant adultes, les personnes âgées, les vieux, les anciens vous diront : « Écoutez, c'est ce que l'on ressent à dix-neuf ans, mais plus tard, à quarante, cinquante ou soixante ans, la vie vous montrera que ce n'est pas ainsi, que ce désir diminue peu à peu, qu'il se réduit, et il vaut mieux se contenter. » Ce n'est pas vrai ! Je vous jure que ce n'est pas vrai ! Le centuple est précisément l'expérience du fait que ce n'est pas vrai qu'il faille se contenter, que le désir peut grandir toujours plus, que plus on rencontre ce qui satisfait la vie, et moins le désir s'épuise, au contraire, il augmente. Comme nous le disions hier : quand arrivons-nous au centuple ? On n'atteint pas au centuple, le centuple n'est pas un but à atteindre. En effet, le centuple n'est pas juste cent fois plus, ce n'est pas une mesure, c'est le centuple, c'est-à-dire un facteur de multiplication, quelque chose de toujours plus abondant. C'est pourquoi, en avançant, en suivant la vraie vie, en suivant la fascination du vrai idéal de la vie, tout prend en nous un goût plus grand, dont nous ne pouvions même pas rêver, si bien que nous nous apercevons que ce qui était tout pour nous était encore peu de choses, qu'il y a beaucoup plus.

Voilà pourquoi la vie que nous avons rencontrée est une promesse. Nous ne la voyons pas déjà accomplie, nous ne la voyons pas encore réalisée justement parce que c'est une promesse qui se réalise au fil du temps. C'est là que réside le goût de vivre, parce que c'est une promesse que je dois encore découvrir, sinon tout serait déjà fini. Quand nous avons la sensation de posséder ce que nous faisons, d'être les maîtres de ce que nous faisons parce que les choses vont bien – en effet, cela ne concerne pas uniquement les choses qui vont mal, qui nous font donc ressentir l'urgence d'un sens, mais aussi ce qui va bien –, c'est le plus souvent par superficialité que nous nous considérons les maîtres des circonstances. Et cela n'indique pas que nous avons grandi. Il est vrai qu'il y a bien des choses qu'on peut comprendre immédiatement, mais ce n'est pas souvent le cas, si bien que cela devient pour nous une contradiction et que nous avons l'impression de perdre le goût des choses. Mais la graine qu'elles introduisent dans notre vie se développe d'une manière que nous pouvons ne pas voir tout de suite, parce que lorsqu'on plante une graine, il y a une période où elle pousse sans qu'on le voie ; on ne commence à le voir que lorsqu'elle commence à porter des fruits. Mais tout le problème de la graine est de rester accroché à la terre et de ne pas en être arraché. S'il y a quelque chose qui nous bloque, c'est le fait de ne pas comprendre l'effort. Ce n'est pas que nous ne comprenons pas qu'il nous est demandé quelque chose, nous le comprenons bien, mais nous n'acceptons pas l'effort que cela implique. Pour accepter l'effort, il faut avoir des raisons et il faut rester accroché aux vraies raisons. Quand on étudie quelque chose, il y a une raison, un but pour lequel on le fait, même

si l'on a du mal en ce moment. Se demander personnellement les raisons est la première compagnie que nous avons, cela ne signifie pas qu'il faut nécessairement que ce soit un autre à nous les donner. En effet, c'est notamment parce que d'habitude nous ne nous demandons pas pourquoi nous faisons les choses que nous nous sentons si seuls en les vivant. Le défi du centuple, c'est que ce que nous attendons est plus que ce que nous faisons. Voilà le pari : il y a quelque chose de plus que l'image que nous avons. Si bien qu'on ressent comme vertigineux le fait que, dans la réalité, il y a une présence qui me fait cette promesse dont je trouve le signe dans le désir que j'ai et qui ne peut pas être écrasé.

Il y a un an, plus ou moins à cette époque, j'ai découvert que j'avais une maladie très grave, sans qu'au début je comprenne laquelle. Mais en raison de mon travail, j'ai commencé à comprendre en mon for intérieur de quoi il pouvait s'agir... mais tant que les médecins ne me disaient pas exactement ce que j'avais, je continuais à espérer qu'il s'agisse de quelque chose de moins grave. À un moment donné, on a compris de quoi il s'agissait et une intervention chirurgicale a été nécessaire. Cette intervention s'est très bien passée, et maintenant je vais bien ; il me faut juste faire des contrôles réguliers. Dans la période où rien n'était clair, ni ce que j'avais, ni ce qui m'attendait, j'ai commencé à ressentir de manière très dramatique la question de ce qui m'était demandé, étant donné que j'avais – et que j'ai – beaucoup de responsabilités dans la vie : je suis marié, j'ai quatre enfants à charge encore petits – l'aîné a presque votre âge – qu'il faut aider à grandir ; j'ai un travail dans lequel on me demande beaucoup parce que je suis à la tête d'un groupe de recherche d'une quinzaine de personnes ; et mes responsabilités dans le mouvement ont augmenté depuis que le père Carrón m'a demandé de collaborer avec lui à la tête du mouvement. Confronté à tout cela, je pensais : qu'est-ce qui m'est vraiment demandé ? Je me suis rendu compte qu'au début, ce qui m'arrivait, la maladie, était pour moi une sorte d'accident, parce que je pensais que ma vraie tâche était toutes les autres choses que je faisais dans ma vie, et que je n'avais vraiment pas besoin de cet imprévu. J'ai pu découvrir ce qui m'était vraiment demandé précisément parce que l'on n'a pas tout de suite compris ce que j'avais. Parce que souvent nous parlons de l'espérance dans la vie quand les choses se sont déjà arrangées. Mais qu'est-ce que cela signifie d'avoir une espérance dans la vie quand les choses ne sont pas claires, quand nous sommes encore au milieu des problèmes, quand nous sommes au beau milieu des difficultés ? Sinon nous parlons du centuple en disant des choses abstraites, en pensant que les choses ne vont bien que lorsque les problèmes de la vie sont résolus. Peut-on faire expérience du centuple, vivre l'espérance quand on est en difficulté ? Voilà la question que j'avais.

En ces moments-là, j'ai compris que je devais enfin commencer à voir ce que l'on a toujours tant de mal à voir, et j'ai commencé à le voir grâce à toute l'histoire de ma vie, de ces années, grâce à la certitude qui, jour après jour, a continué à grandir en moi dans cette amitié, l'amitié de l'Église. J'ai commencé à comprendre que ce que ce qui m'était demandé était « vocation », c'est-à-dire que la vocation n'est pas la forme que je dois donner à ma vie pour la consacrer à Dieu ou à moi-même, mais c'est de répondre au rapport personnel que quelqu'un demande à ma vie, à cette préférence qui m'est donnée, parce que cette circonstance m'était donnée, à moi, précisément à moi, pour Le reconnaître dans ma vie. Je ne pouvais pas continuer à vivre tout le reste sans prendre au sérieux jusqu'au bout ce fait qui m'arrivait.

C'est ainsi que j'ai commencé à comprendre que le centuple n'était pas cent fois ce que nous désirons, que c'était autre chose, une autre mesure. Ce qui nous est

promis, ce n'est pas que se réalise ce que nous avons en tête, c'est beaucoup plus, c'est cent fois plus. Quelque chose nous est promis selon une mesure que nous n'avons pas. On commence alors à comprendre pourquoi le sacrifice est nécessaire, ce qu'est le sacrifice. C'est l'accomplissement du désir de notre cœur qui nous est promis si nous n'arrêtons pas de rester attachés à cette présence aimée qui est entrée dans notre vie, parce que le centuple commence dans ce qui nous est déjà demandé de faire, et cela ne signifie pas que nous avons à nous imaginer je ne sais quoi. En effet, c'est pendant cette période que m'est le plus souvent revenu à l'esprit ce que disait toujours don Giussani, et cela m'a fait compagnie : ce sont les circonstances inévitables – c'est-à-dire celles où nous ne pouvons pas choisir quoi faire : nous pouvons faire semblant de rien, mais notre destin est tracé – qui sont les plus simples, même si elles ne sont pas celles que l'on désire, celles qui vont comme je veux. Bien sûr, j'aurais préféré être en bonne santé, afin de pouvoir engager toutes mes énergies dans toutes les grandes tâches, les tâches importantes que j'ai dans ma vie, mais à un moment donné un Autre a choisi quelque chose de différent : « Il t'est demandé cela, maintenant, parce que c'est Moi qui veux ta vie, ce n'est pas toi qui la contrôles. » Il me revenait aussi à l'esprit que même Jésus a décidé d'accepter ce rapport en tant que définition de l'accomplissement de sa mission, celle pour laquelle il avait été envoyé : son rapport avec le Père. Don Giussani dit que la circonstance la plus favorable, la plus simple, est celle qui est inévitable, parce que dans la circonstance inévitable, ce qui m'est demandé est plus clair, je n'ai rien à inventer (en pensant : qui sait ce que je dois faire, ce qui m'est demandé dans la vie, comment je peux servir Dieu ?), parce que ma tâche est là, en face de moi.

Alors, comme nous sommes dans la période du Triduum pascal, je vous raconte l'expérience que j'ai vécue : l'été dernier, j'ai beaucoup médité sur l'épisode du Gethsémani que nous avons également rappelé hier. Je vais relire ce que nous avons lu dans l'Évangile de saint Matthieu. Lorsque Jésus est seul pour prier, à un moment donné, il dit : « "L'esprit est ardent, mais la chair est faible." De nouveau, il s'éloigna et pria ; il disait : "Mon Père, si cette coupe ne peut passer sans que je la boive, que ta volonté soit faite ! [faites attention à la manière dont se poursuit le récit]. Revenu près des disciples, de nouveau il les trouva endormis, car leurs yeux étaient lourds de sommeil. Les laissant, de nouveau il s'éloigna et pria pour la troisième fois, en répétant les mêmes paroles. Alors il revient vers les disciples et leur dit : "Désormais, vous pouvez dormir et vous reposer." »<sup>50</sup> Il est en paix. Pendant que je vivais ces mois de maladie, j'ai éprouvé en moi le supplice de Jésus qui arrive auprès de ses disciples, les trouve endormis et dit : « Pourquoi ? Vous, vous qui êtes mes amis ! » Il se sentait seul. La grande tragédie de la vie est cette solitude, qui est le fait de ne plus percevoir le sens du geste que l'on accomplit, de ce que l'on vit, le rapport qu'il a avec le tout, avec l'infini ; c'est penser que ce que l'on fait est inutile. Jésus a besoin de ses amis, lui qui n'avait jamais eu besoin – c'était les autres qui avaient besoin de lui, Jésus n'avait jamais besoin que d'autres lui expliquent les choses, lui disent les choses, lui montrent les choses, résolvent ses problèmes –, Jésus avait besoin de ne pas être seul, mais « leurs yeux étaient lourds de sommeil ».

Cela m'a blessé, parce qu'en disant cela l'évangéliste souligne une chose à laquelle je n'avais jamais pensé avant cet été, avant qu'il m'arrive de vivre cette circonstance. C'était presque au-delà de leur volonté, le fait de s'être endormis, car leurs yeux étaient lourds de sommeil, comme si le Père lui-même avait permis cela afin que Jésus ne trouve aucune échappatoire, même pas dans cette dernière

possibilité, et qu'il découvre que la seule vraie victoire sur la solitude était dans le fait d'affirmer le rapport avec le Père, son abandon au Père qu'il percevait pourtant en ce moment comme si éloigné. Je me suis rendu compte que je vivais cette même expérience. Face à cela, j'ai commencé à affronter tout ce qui m'attendait, y compris donc les épreuves que j'ai dues subir. Voilà pourquoi je comprends que la circonstance inévitable est la plus favorable, parce que nous y voyons clairement ce qui nous est demandé. Il nous est demandé d'obéir, mais que signifie obéir ? Nous avons une manière vraiment moraliste de percevoir les choses et ne savons pas ce qu'est l'obéissance.

Obéir est avant tout une disponibilité, c'est être disponible au Mystère qui me veut en ce moment : c'est rester face à ce qui m'est donné pour affirmer le sens de la vie. La vie a un sens et c'est moi qui le dois découvrir. Et je ne peux le découvrir qu'en entrant toujours plus en profondeur dans ce qui m'est donné. C'est pour cette raison que me sont donnés des amis, des compagnons de route. Le Mystère ne nous a pas laissés seuls. Vous êtes ici, nous sommes ici ensemble parce que cela continue à se produire aujourd'hui.

Pour demander que ce sens se révèle de plus en plus, même si à un moment donné nous ne le voyons pas clairement – comme cela est ressorti de nombreuses contributions, on ne le voit pas tout de suite de manière lumineuse, c'est-à-dire qu'on ne le voit pas briller, on le voit obscurci, comme à travers le trou d'une serrure –, nous restons attachés, nous restons accrochés à la source de la vie que nous avons vue, que nous avons vue nous changer en ce moment, que nous avons ressentie si puissamment comme un défi pour notre vie. C'est alors que l'on comprend que le centuple est un goût différent ; ce ne sont pas des choses qu'on fait ou qu'on a en plus, c'est un goût différent lorsqu'on vit les choses normales, qui sinon ne seraient qu'un poids. On comprend qu'on fait quelque chose qui concerne la destinée du monde, qui concerne avant tout sa propre destinée, tout ce pourquoi on a été choisi. Mais on peut faire les mêmes choses sans rester attaché, en arrêtant de désirer de grandes choses. Voilà ce qui est en jeu mes amis : n'arrêtez jamais de désirer de grandes choses ! La vie acquiert son goût dans une disponibilité.

Voilà mon expérience. C'est la seule chose que je puisse vous transmettre avec certitude, notamment parce que l'expérience, ce que nous appelons l'expérience, c'est de commencer à comprendre ce qui a débuté, c'est d'approfondir toujours plus cette vérité qui nous a atteints à travers ce que nous appelons « la rencontre ». Demain est pour cela. Après-demain est pour cela. Le jour d'après est pour cela. Et il y a un chemin. Ce chemin, vous l'avez devant vous. Pour ne pas arrêter de désirer des choses grandes, il faut rester accroché – avec les yeux comme avec le cœur – à ceux qui les vivent, en demandant toujours au Seigneur de la vie qu'Il accomplisse ce que nous ne pouvons pas réaliser par nos efforts. C'est ce que je vous souhaite pour votre vie.

**Alberto Bonfanti.** Le cadeau de la présence de Davide ici n'est pas le seul de cette veille de Pâques. Maintenant, le père José va nous lire les salutations que notre ami Julián Carrón n'a pas manqué de nous envoyer, cette année non plus. Il me semble vraiment qu'elles synthétisent tout ce que nous avons vécu ces jours-ci.

« Chers amis,  
la réalité, comme le cœur, est notre grande alliée.

C'est notre alliée contre nous-mêmes, lorsque nous nous abandonnons à notre mauvaise humeur ou à nos peurs.

Heureusement que la réalité est têtue et qu'elle est plus réelle que nos doutes.

Elle s'impose dans nos journées, quel que soit notre état d'âme, sans nous demander la permission.

Nous le constatons quand nous ressentons tout son attrait dans la rencontre avec un visage aimé.

Voilà pourquoi il est fou de nier son évidence. La nier, c'est se nier soi-même.

Il est facile de la reconnaître. Il suffirait de céder à son attrait, comme un enfant devant le spectacle d'une montagne. Cela veut-il dire être naïf ? Non. Cela signifie simplement être simple, loyal envers ce que voient nos yeux.

Pourtant, il semble souvent que la peur du néant nous saisisse. Et alors ? Voilà que notre grande alliée revient nous faire compagnie, car la réalité est le plus grand démenti du néant. Elle est là !

Fragile ? Fugace ? Éphémère ? Elle est pourtant là, incontestable !

Il n'y a qu'un inconvénient : il faut la liberté pour la reconnaître. Grâce à Dieu ! Qui d'entre nous voudrait être aimé par des esclaves, par des robots, mécaniquement ? Moi non, jamais de la vie !

Pour faciliter sa reconnaissance, le Mystère s'est fait chair, il est mort et ressuscité pour nous. Sa présence s'imposait tellement qu'elle ne laissait personne indifférent.

Comme l'a dit le pape François sur la place Saint-Pierre, "André, Jean, Simon : ils se sentirent regardés jusqu'au plus profond d'eux-mêmes, connus intimement, et cela suscita en eux une surprise, un émerveillement qui, immédiatement, les fit se sentir liés à lui..."

Don Giussani nous rappelle que "le chemin du Seigneur est aussi simple que celui de Jean et d'André, de Simon et de Philippe, qui ont commencé à suivre le Christ par curiosité et par désir. Il n'y a pas d'autre chemin, en fin de compte, que cette curiosité pleine de désir réveillée par le pressentiment du vrai".

Seul celui qui suit cette curiosité pleine de désir pourra le découvrir.

Entre-temps, Il attend que nous Le reconnaissions. Librement. "Et lorsque nous arrivons, Il était déjà en train de nous attendre" (pape François).

Le christianisme n'est un chemin que pour les hommes qui ne renoncent ni à la raison, ni à la liberté.

Joyeuses Pâques, mes amis.

Julián Carrón »

Comme anticipation des vœux de Pâques, chantons ensemble le *Regina Cæli*.

### *Regina Cæli*

**José Medina.** Je vous souhaite de défier la vie. Quant à moi, je rentre à la maison ému, mis en mouvement. C'est pourquoi je ne veux rien d'ajouter d'autre, si ce n'est cette invitation : défiez la vie, parce qu'elle vous surprendra. Elle vous surprendra vraiment ! Saint Jean-Paul II, dont nous avons célébré hier l'anniversaire, disait : « N'ayez pas peur ! ».51 Cela est déjà arrivé. Cela continue à arriver.

### *Veni Sancte Spiritus*

## NOTES

- 1 Oraison des Laudes du lundi saint, dans *Liturgia delle Ore secondo il rito romano. Tempo di Quaresima, Triduo Pasquale, Tempo di Pasqua* [Liturgie des heures selon le rite romain. Temps de Carême, Triduum pascal, Temps pascal], vol II.
- 2 *Ap* 22,20.
- 3 *Ps* 63,4.
- 4 G. Gaber, « Cerco un gesto naturale » [Je cherche un geste naturel], extrait du CD : *Far finta di essere sani* [Faire semblant d'être sain] (1973-1974).
- 5 François, *Discours à la rencontre avec les jeunes*, 18 janvier 2015, Manille, Philippines.
- 6 *Ibidem*.
- 7 Cf. *Mc* 10,47-48.
- 8 C. Pavese, *Le métier de vivre*, dans *Œuvres*, Gallimard, Paris 2008, p. 1378.
- 9 R. Stevenson, *Henry David Thoreau : His Character and Opinions, Part 1, Cornhill Magazine, June 1880*.
- 10 C. Betocchi, « Ciò che occorre è un uomo » [C'est un homme qu'il faut], *Dal definitivo istante* [De l'instant définitif], Bur, Milan 1999, p. 146.
- 11 Cf. A. Tarkovski, *Andrej Rublëv*, Garzanti, Milan 1992, p. 74.
- 12 *Ps* 63,4.
- 13 François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.
- 14 L. Giussani, *Il tempo e il tempio. Dio e l'uomo* [Le temps et le temple. Dieu et l'homme], Bur, Milan 2015, p. 48.
- 15 Cf. *Jn* 7,46.
- 16 *Jn* 15,4.
- 17 *Jn* 13,33.36-37.
- 18 *Mt* 28,20.
- 19 *Jn* 6,48-51.
- 20 *Lc* 10,21.
- 21 Cf. E. Siciliano, *Vita di Pasolini* [Vie de Pasolini], Giunti, Florence 1995, p. 277.
- 22 L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 48-49.
- 23 L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 49.
- 24 François, *Discours à la rencontre avec les jeunes*, 18 janvier 2015, Manille, Philippines.
- 25 A. Baricco, *Novecento : Pianiste*, trad. Françoise Brun, Mille et une nuits, Paris 1997, p. 52.
- 26 *Ibidem*, p. 78.
- 27 C. Chieffo, « Canzone di Maria Chiara » [Chanson de Maria Chiara], dans *Canti* [Chants], Coop. Ed. Nuovo Mondo, p. 189.
- 28 Cf. A. Tarkovski, *Andrej Rublëv*, op. cit., p. 74.
- 29 François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.
- 30 L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)* [Le moi renaît à partir d'une rencontre], Bur, Milan 2010, p. 207.
- 31 *Jn* 3,3-6.
- 32 Cf. *Mt* 10,39 ; *Lc* 9,24.
- 33 *Mt* 19,29.
- 34 *Ga* 2,20.
- 35 C. Chieffo, « Ballata dell'amore vero » [Ballade de l'amour vrai], dans *Canti*, op. cit., p. 216.
- 36 L. Giussani, *In cammino (1992-1998)* [En chemin], Bur, Milan 2014, p. 27.
- 37 L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)* [De l'utopie à la présence], Bur, Milan 2006, p. 330.
- 38 L. Giussani, *L'autocoscienza del cosmo* [L'autoconscience du cosmos], Bur, Milan 2000, p. 306.
- 39 François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.
- 40 *ICo* 1,23.25.
- 41 *2Co* 5,14-15.
- 42 *Jn* 15,4.
- 43 Cf. *Lc* 22,42.
- 44 Cf. L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 48-49.
- 45 F. Kafka, propos rapportés par G. Janouch, *Conversations avec Kafka*, Les lettres nouvelles – Maurice Nadeau, Paris 1978.
- 46 « Don Luigi Giussani 1922-2005. Il pensiero, i discorsi, la fede » [Don Luigi Giussani. Les pensées, les discours, la foi], supplément mensuel, *Corriere della sera*, 21 février 2015. Cf. L. Giussani, *Il tempo e il tempio. Dio e l'uomo*, op. cit., p. 48ss.
- 47 Cf. L. Giussani, *Il tempo e il tempio. Dio e l'uomo*, op. cit., p. 57-59.
- 48 Cf. *Litterae Communionis-Tracce*, n. 11, décembre 1994, p. 4.
- 49 Eugène Burnand, *Les Disciples Pierre et Jean courant au sépulcre le matin de la Résurrection*, 1898. Musée d'Orsay, Paris.
- 50 *Mt* 26,41-45.
- 51 Jean-Paul II, *Homélie de la messe solennelle d'intronisation*, 22 octobre 1978, 5.